This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER
HN TЬHB H

2575.88.2

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

BOUGHT FROM THE GIFT OF
CHARLES SHEPARD LEE
CLASS OF 1910
OF CINCINNATI, OHIO

G. DE PORTO-RICHE

TOUT N'EST PAS ROSE

POÉSIES

Fratelli, a tempo stesso, Amore et Morte
Ingenerò la sorte.

LEOPARDI.

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1877

142

TOUT N'EST PAS ROSE

DU MÊME AUTEUR

PRIMA VERBA. — Poésies.

LE VERTIGE. Comédie en un acte en vers.

UN DRAME SOUS PHILIPPE II. Drame en quatre actes en vers.

SOUS PRESSE

LES DEUX ÉGLISES. — Poëme.

G. DE PORTO-RICHE

TOUT N'EST PAS ROSE

POÉSIES

Fratelli, a tempo stesso, Amore et Morte
Ingenerò la sorte.

LEOPARDI.

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1877

42545.88.52

A MES DEUX FRÈRES

E. DE PORTO-RICHE ET A. NONNEZ LOPES

Je dédie ce livre

G. P.-R.

TOUT N'EST PAS ROSE

I

L'ENFANT.

L'enfant se débattait dans le flanc maternel,
Lorsqu'un ange dans l'ombre, au nom de l'Éternel,
Invisible au chevet de la femme éperdue,
A l'être humain futur, douce tête attendue,

Porta ces tristes mots :

« Écoute ton destin,
Et la lugubre nuit qui voile ton matin
Sombrera tout à coup dans ta première aurore,
Lorsque j'aurai parlé, si tu veux vivre encore! —
Tu souffriras la soif, tu souffriras la faim.
Tu blanchiras ton front sur un labeur sans fin.
Tu seras le cœur noir qui toujours désespère.
Tu croiras au Seigneur et tu deviendras père,
Mais tu verras mourir tes enfants avant toi,
Et tes mille sanglots feront crouler ta foi.
Ton sort sera douleur, iniquité, détresse.
Ceux que tu chériras trahiront ta tendresse ;
Tu seras bon, aimant, utile en ton chemin,
Mais tu rencontreras, comme un reptile humain,
La noire ingratitude à chaque pas blottie.
Tu sèmeras le blé, tu cueilleras l'ortie ;
Puis, vieux, désabusé, seul, mauvais à ton tour,
N'ayant eu qu'une joie en ce monde, l'amour,
Infirme, dépouillé de tes visions blanches,
Tu te dessécheras, comme un arbre sans branches,

Jusqu'à l'heure où, ployant sous le faix des affronts,
Tu mourras, torturé!... Veux-tu vivre, réponds? »

Et jaillissant du flanc qui s'ouvre et le délivre :
« Qu'importe, dit l'enfant, j'aimerai, je veux vivre! »

II

SONNET.

Accepte cette fleur, pour toi je l'ai cueillie ;
Jetée en ce désert par quelque vent fatal,
Au sommet blanc d'un pic, sur un roc en saillie,
Elle ouvrait son calice humide et virginal.

Seule au bord des glaciers, par le chagrin vieillie,
Elle semblait pleurer le doux vallon natal
Et penchait tristement sa tige recueillie :
En l'arrachant au mont, j'ai terminé son mal.

De même, tout en pleurs, du haut des solitudes,
Jeté sur un brisant par les tempêtes rudes,
Loin de toi, pauvre fleur, j'incline un front pâli;

Moins heureux cependant sur l'effroyable cime
Je n'ai pas rencontré d'âme assez magnanime
Pour me prendre la vie et me donner l'oubli !

Lacs-Robert (Isère.)

III

L'ARBRE.

I

Lorsque je vois traîner au flanc de la montagne
Ces arbres qu'un bouvier en sifflant accompagne,
Qui passent enchaînés sur de criards essieux,
J'ai la tristesse au cœur et les larmes aux yeux! —
Gémissant, garrotté, souillant sa tête altière,
Lentement, comme un mort qu'on mène au cimetière
Le grand arbre vaincu, sur le char sépulcral,
Roule, glisse, descend vers le chantier fatal!

Sombre convoi ! Deux bœufs que l'aiguillon anime,
Écrasés sous le joug, emportent la victime,
Leurs naseaux sont fumants et leurs mufles baveux ;
A pas lourds, saccadés, par mouvements nerveux,
Tendant leur nuque fauve et l'échine en arrière,
Par le lit du torrent et par la fondrière,
Ils s'avancent, froissant les ronces et les houx ;
Et leur sabot fourchu fait rouler les cailloux.
Loin de son bois natal, bien loin de sa montagne,
On l'entraîne, pauvre arbre, à travers la campagne,
Par les prés, aux rayons du beau soleil couchant ! —
Tandis que les oiseaux lui jettent leur doux chant,
Du haut des vieux sapins sur lui courbés en voûte,
Se balançant, sinistre au milieu de la route,
Se heurtant sur les rocs aux angles du chemin,
Bondissant et sautant, comme un cadavre humain,
Il passe, spectre blanc, corps inerte et livide !
Lui, l'amant de la Nuit, si mâle, si splendide,
Qui, dans l'ombre sacrée, au sein du bois profond,
Sur le bord des glaciers, au-dessus du grand mont,
Dans la fraîcheur des cieux, la tête échevelée,
Montait pour embrasser sa maîtresse étoilée !

II

Il eût été moins haut qu'on l'aurait épargné ;
Ce qui l'a dénoncé, ce qui l'a désigné,
Ce sont ses lourds rameaux, sa cime triomphale ;
La cause de sa mort, c'est sa beauté fatale,
C'est son superbe tronc d'écorce cuirassé,
Son corps droit et poli dans les airs élancé,
Dont les milliers de mains à l'hirondelle ouvertes,
Allongeaient leurs grands doigts, palmés de feuilles vertes !

Un jour il souriait au doux soleil levant,
Écoutant ses oiseaux, caressé par le vent,
Immobile, perdu dans une vague extase :
Un bruit sinistre et sourd retentit à sa base ;
Le sapin qui rêvait, le front dans le ciel bleu,
Détourné brusquement, penche sa tête un peu ;

Et sur les pieds moussus de sa racine énorme
Aperçoit, se mouvant, quelque chose d'informe :
C'était le bûcheron donnant le premier coup !
La hache brille, tombe et le mord tout à coup ;
Sauvage, elle l'étreint. Le sapin centenaire,
Qui subit la tempête et reçut le tonnerre,
Laisse éclater en bas cet ouragan humain.
L'homme s'acharne à lui ; la cognée à la main,
Blasphémant, piétinant, en furieux, en lâche,
Il frappe : un grondement suit chaque éclair de hache !
Entre l'insecte et l'arbre impassible et narquois,
C'est un duel effrayant dans le calme du bois.
L'homme insulte au colosse ; ivre, pleurant de rage,
Il viole son corps, il monte en son feuillage ;
Il lui coupe les pieds, il lui coupe les bras ;
Il attache à son tronc pour le jeter à bas
Un gros câble de chanvre, et le tire avec force :
Le sang jaune de l'arbre inonde son écorce ;
Les sapins d'alentour contemplent effarés.

Adieu torrents, rochers, antres doux et sacrés !
Adieu les mille fleurs, adieu le chant des merles,

Adieu le brouillard rose et ses colliers de perles,
Les baisers du soleil, le silence discret!
Adieu les compagnons de l'antique forêt!
Les rayons de Diane et les sylphes nocturnes,
Quand la nuit sur le bois renversera ses urnes,
Ne viendront plus danser sous son feuillage vert!
Adieu le mont hautain! le sépulcre est ouvert :
Courbe ton front, vieux roi, voici le glas qui sonne!
Ton feuillage est tombé, c'est ton dernier automne!

Soutenu seulement par son énorme poids,
Étalant ses moignons d'où ruisselle la poix;
Étranglé, suffoquant il jette un sombre râle,
Vacille tout à coup, redresse son front mâle,
Lutte avec désespoir, se cramponne au ciel bleu!...
Mais, assailli par l'homme, abandonné par Dieu,
Épuisé, terrassé par l'effort qui le broie,
Il chancelle dans l'air, se balance, tournoie,
Pivote sur sa base, un instant se débat;
Puis, mutilé, sanglant, vaincu dans le combat,
Tandis qu'épouvanté s'enfuit le belluaire,
Sur ses débris épars comme un lit mortuaire,

Il tombe, avec un cri de si poignante horreur
Que d'en haut, s'éveillant, l'avalanche en fureur
S'écroule sur le val, gronde, met tout en poudre;
Et qu'au loin le chamois pour y chercher la foudre
Lève son mufle au ciel et s'arrête étonné! —
La montagne en courroux pleure son fils aîné.

III

Que va-t-il devenir maintenant le bel arbre?
Sur des chenets dorés, dans un palais de marbre,
Va-t-il chauffer les pieds de quelque financier?
N'a-t-il abandonné le mont et le glacier
Que pour être un gibet sur la place fatale,
Dont les blêmes pendus, par la nuit sépulcrale,
Vacilleront dans l'ombre à son triste poteau,
Comme des oiseaux morts à son dernier rameau?
Va-t-il, sceptre ou pantin, au gré de qui l'émonde,
Amuser un enfant ou peser sur le monde?
Va-t-il faire la cage étroite d'un pinson,
Qui lui rappellera le bois par sa chanson,
Ou bien bâton d'aveugle, à côté du caniche,
Devra-t-il implorer l'âme du bourgeois riche?
Sera-t-il le clocher qui brave l'ouragan,

Le trône de César ou la chaise d'Argan,
Le lit d'une Phryné, la croix sainte et divine,
Le carrosse d'un pape ou d'une ballerine?
Lui, fils du grand air libre et du vaste horizon,
Va-t-il être une porte épaisse de prison,
Ou, sur les flots amers, vers de lointains parages,
Ayant d'autres amours, cherchant d'autres orages,
Mât superbe, élancé, va-t-il être l'orgueil
D'un vaisseau que le vent brisera sur l'écueil?
Lui, qui si bon portait les doux nids sur sa branche
Et berçait la fauvette et la colombe blanche,
Nid douillet d'un enfant innocent et vermeil,
Va-t-il pencher dans l'ombre et bercer son sommeil,
Ou pour sacrifier la forêt indignée,
Traître, va-t-il servir de manche à la cognée?

IV

Hélas! Le sapin mort sera ce qu'on voudra.
Mutilez et brisez le drapeau pris! Hourra!
La hampe est dans nos mains et n'a plus sa bannière!
Envers le grand lion, sans griffes, sans crinière,
Toute insulte est facile et tout crime permis!
Il n'est plus maintenant qu'un esclave soumis :
On le ploie, on le tord, on le cloue, on l'attache,
On le taille, on le scie, on l'émiette, on le hache,
On souille son cadavre, on profane ses os!...
Dévoré par la flamme ou pourri par les eaux,
Le vieil arbre muet, sans colère et sans rage,
Se résigne au caprice, au mépris, à l'outrage;
Il couve lentement sa haine dans son deuil, —
Et se venge de l'homme en faisant son cercueil!

IV

FRANCESCA.

Francesca ne sait pas un seul mot de français
Et je ne connais pas la langue italienne;
C'est un hasard qui mit ma lèvre sur la sienne,
Et nous nous adorons tous les deux à l'excès.

Chaque soir, à genoux, aux pieds de mon idole,
Mes yeux sur ses yeux noirs, je rêve radieux;
J'écoute de sa voix le son mélodieux,
Et sur l'air inconnu je brode la parole.

Si mon front est pensif, le sien l'est aussitôt;
Quand je souris, soudain son sourire rayonne;
J'enferme dans ma main sa main blanche et mignonne,
Et j'enivre mon cœur, sans besoin d'un seul mot.

Je préfère, ô Vénus! notre amoureux mystère,
Nos regards éperdus, nos silences divins
Aux entretiens menteurs, aux serments faux et vains!
Oui, les bonheurs muets sont les seuls vrais sur terre.

Ce qui la fait sourire ou la fait soupirer,
Je n'en sais rien : je suis l'amant d'une hirondelle.
Que murmure sa lèvre? au fond que pense-t-elle?
Je l'ignore, et je suis heureux de l'ignorer.

Qui sait? Elle est sans âme et sans esprit peut-être!
Si nous nous comprenions, nous plairions-nous toujours?
J'ai sa fraîche beauté, j'ai ses jeunes amours :
C'est tout ce que je veux, c'est assez la connaître.

Ses beaux yeux sont ardents, ses baisers sonnent bien :
Je n'en demande pas au bon Dieu davantage ! —
Nos corps, plus fins que nous, connaissent leur langage,
Et la nuit sur mon cœur j'entends battre le sien !

V

SUR UNE ABSENTE.

I

Ses yeux noirs étaient grands, mignonne, sa stature,
Et son pas, chancelant.
Cambrée, elle prenait sa longue chevelure
Sous son petit pied blanc!

Elle était humble et douce, et pourtant radieuse;
Sous de célestes doigts,
Une lyre en son cœur vibrait mélodieuse,
Et chantait dans sa voix!

En regardant passer cette mère pudique,
A ce riant aspect,
Le plus sceptique aimait, l'homme le plus cynique
Était plein de respect!

On adorait la vie, en la voyant à peine :
Les cœurs étaient charmés...
Ame simple! Sa mort est la première peine
Qu'elle causa jamais!

Ce n'est point une rose à l'orgueilleuse tête,
Au col droit et mousseux,
Que la Mort vient de prendre et qu'elle met coquette
A son corsage osseux;

Mais une violette à la tige penchée,
Aux timides émois...
Comment a-t-elle vu cette fleur si cachée
Dans l'épaisseur des bois?

Jeune fille, elle aimait les soucis du ménage,
Elle allait, babillait!
Comme j'étais heureux, quand j'avais été sage,
Et qu'elle m'habillait!

Je n'étais qu'un enfant qu'elle était une mère...
Doux lis évanoui!
Hélas! le sort me fait devant sa tombe amère
Le plus vieux aujourd'hui!

II

Près du père, arbre triste où chantent deux fauvettes,
Ses deux petits enfants s'amusent, tout en noir;
On montre son portrait, on cache son miroir,
Et l'on a clos la chambre où pendent ses toilettes!

Devant son couvert mis, froid, rigide, entre tous,
A table chaque soir, témoin sourd et de glace,
Le siége de l'absente est là, vide, à sa place,
Comme un cadavre ayant les mains sur ses genoux!

Autour sont les enfants; en face, l'époux sombre.
Un fantôme charmant tient son œil ébloui;
Muet, stupide il songe au doux être enfoui,
Et sa lèvre s'agite et cause avec une ombre!

Une serviette est là, pliée à tout jamais;
Devant, un verre aimé, qu'on emplit par mégarde;
Et si l'un des enfants, blonds chérubins qu'il garde,
Rit d'un trop bruyant rire ou refuse d'un mets,

Tandis que de ses yeux coule une larme amère,
Le père alors, montrant du doigt le siége vert,
Le siége qui regarde assis à son couvert,
Dit : « Fils, mange, sois sage, obéis à ta mère! »

Nid désert! Deuil profond! Bonheur sacrifié!
Plus de robe faisant son frou-frou comme une aile!
L'Oubli s'est mis en marche, et la tombe infidèle
Ne garde même pas le trésor confié!

VI

CHANSON.

Je souffre, je ne fais, enfant chétif et blême,
Que passer ici-bas.
Quand je tombe à genoux, quand je te dis: « je t'aime ! »
Oh ! ne me chasse pas !

Je n'ai que ton amour, vois-tu, qui me soutienne ;
La mort hâte mon pas.
La nuit, lorsque je mets ma lèvre sur la tienne,
Oh ! ne me chasse pas !

Et quand, tombé du ciel, étourdi de ma chute,
Je te tiens dans mes bras,
Heureux, brisé, muet, une longue minute,
Oh ! ne me chasse pas!

VII

JAMAIS.

I

Je ne te connais plus; non, je t'ai trop aimée.
Puisque notre bonheur n'est que cendre et fumée,
Reste dans ton chagrin ; moi, dans mon désespoir.
Je ne reprendrai plus la route accoutumée,
Qui mène au toit riant, caché sous la ramée!...
De quels yeux, et comment pourrais-je te revoir ?

J'irais par ces grands bois où, légère et mutine,
Tu cueillais avec moi le muguet, l'églantine;
Et mon cœur songerait en te voyant demain
A ces beaux soirs d'hiver pleins de joie enfantine
Où je te récitais Byron et Lamartine,
Tandis que tu rêvais en me serrant la main !

Je t'ai rendu ta clef et, d'une âme incertaine,
Il me faudrait sonner à ta porte hautaine !
Me reconnaîtrais-tu ? Pourrais-tu me charmer ?
Qui sait ? Après trois mois d'une absence lointaine,
Nous nous regarderions avec froideur ou haine,
Et tous deux étonnés d'avoir pu nous aimer !

La maison de mes pas a-t-elle encor la trace ?
Où traînez-vous doux vers, plume, encre, paperasse ?
Le piano joyeux a-t-il tû sa chanson ?
Les meubles n'ont-ils pas été changés de place,
Et mon portrait est-il au cadre de la glace ?
T'habilles-tu toujours de la même façon ?...

Puis autre chose encor, — pardonne à ma folie! —
Si je te revoyais, ta figure pâlie,
Un seul mot, un regard, un sourire moqueur,
Peut-être m'apprendrait que ton âme avilie,
Près d'un autre déjà, se console et m'oublie!...
Et je veux épargner cet affront à mon cœur!

Je veux garder toujours l'illusion suprême!
Fidèle au souvenir, religieux quand même,
Je reste sur mon rêve, et sans le renier!
Apostat de l'amour, honteux de son baptême,
On ne me verra point jeter un seul blasphème
Au Dieu que j'adorais, et qu'on m'a vu prier!

Telle qu'au premier soir, superbe, échevelée,
Dors en mon souvenir par le regret voilée.
Qui donc pourrais-je aimer sur la terre après toi?
Enivre tous les cœurs, suis ta route affolée;
Dieu te fit pour sourire et pour être adulée,
Sois heureuse ici-bas, mais sois morte pour moi!

II

La nuit, regarde au ciel ce bolide qui passe,
Fuyard, étincelant, de feu semant sa trace,
Il sillonne l'éther, il glisse au firmament;
Et les astres tremblants, les mondes de l'espace
S'écartent pour celui qu'un cataclysme chasse
D'une étoile d'argent dont il était l'amant!

Étalon de la nue, hippogriffe intrépide,
Faisant jaillir l'éclair de son sabot rapide,
De sa crinière d'or illuminant la nuit,
Se cabrant dans le ciel, sautant dans l'air limpide,
Sur la terre qui dort et roule dans le vide,
Il tombe formidable et s'abat avec bruit!

Rejeté pour jamais de la voûte azurée,
Maintenant sans rayons, sans couronne dorée,
Ce n'est plus qu'un bloc noir, terne et silencieux ;
Il ne reverra plus son étoile adorée,
Et, cloué sur la terre, il pleure l'empyrée !...
— Tel est mon triste cœur, il est tombé des cieux.

VIII

EN PASSANT.

Ses cheveux sont flottants, sa taille ronde et frêle;
Je passe à son côté, je regarde : elle est belle.
En elle tout est simple, en elle tout est pur;
Elle a le front naïf, un doux regard d'azur,
Une bouche ingénue et des tresses dorées
Qui versent la langueur sur ses tempes nacrées;
Un ensemble rêveur, peut-être triste au fond;
Sa robe bleue est longue et traîne sur le pol.t.

C'est une jeune fille ; elle a seize ans à peine;
Quelque chose l'occupe. Est-ce une tendre peine,
Quelque sainte prière, un amoureux souci,
Qu'à pas lents dans sa route elle promène ainsi ?
Regardant l'eau qui brille et disparaît sous l'arche,
Le front un peu penché, souriante elle marche ;
Un chapelet se joue en sa petite main,
Et du pied elle effleure à peine le chemin,
Pareille à la colombe ayant ployé ses ailes ;
C'est ainsi sur les flots que glissent les nacelles.
On dirait à la voir dans sa virginité,
Dans sa mystérieuse et calme pureté,
Un séraphin pensif, un doux ange mystique
Tombé du plafond d'or d'une abside gothique...

Dire que cette enfant, si belle de pudeur,
Avec ses grands yeux bleus étonnés de candeur,
Ses longs cheveux bouclés que la brise taquine,
Sera dans l'avenir peut-être une coquine!

IX

SUR UNE ROSE.

Pudique, sur sa tombe une fleur a germé.
Humblement elle est là, sur ce front bien-aimé,
Inclinée au soleil, pure comme son âme.
Ce qu'après la lumière et ce qu'après la femme,
Le Seigneur a créé de plus doux, de plus beau :
Une rose, devait sortir de son tombeau !

Tout meurt et tout renaît, loi divine et fatale.
J'aime à te respirer, ô rose sépulcrale!
Devant ton frais calice et ton feuillage vert,
Je demeure pensif et le front découvert,
Car ton corps, ton parfum, ta fleur, ton moindre atome
Est fait de sa dépouille, est fait de son fantôme!
Car tout ce que tu tiens de vie et de beauté,
Du fond de cette tombe à ta tige est monté;
Et tu ne te serais jamais épanouie,
Si la morte à tes pieds n'était pas enfouie!
Entre son ombre et moi, rose courbée au vent,
Toi seule es l'interprète et le lien vivant!
En te touchant, je touche à quelque chose d'elle;
Tu sembles tressaillir, quand tout bas je l'appelle;
Je peux te confier mon chagrin étouffant,
Oh! tu me comprendras, toi, sa sœur, son enfant!
En toi-même elle existe, elle rêve et s'épanche :
N'est-ce pas sa douleur que ta tige qui penche?
Ta séve, c'est son sang tiède et mystérieux;
C'est un pleur de regret qui coula de ses yeux
Que la perle qui brille au sein de ta corolle;
Un soupir de son âme en ton parfum s'envole;

Et le duvet qui court grisâtre sur tes bords
Est un peu de sa cendre, un lambeau de son corps,
Un baiser échappé de sa couche fatale,
O Rose! — Et c'est pourquoi ton calice est si pâle!

X

CAMÉE.

Quand j'ai baisé son sein, blanche coupe de marbre
Que, pleine de nectar, sur sa poitrine un jour
Renversa tout à coup Apollon fou d'amour;
Sur son lit de feuillage, aux pieds moussus d'un arbre,
Daphné lasse, trouvant mon désir importun,
Ferme ses yeux d'azur, aux rayons de Diane;
Et son beau corps d'ivoire autour de mon corps brun
En spirale s'enroule ainsi qu'une liane.

XI

LE DIEU.

Il revenait vainqueur de toute l'Assyrie;
Une ville portait le nom d'Alexandrie.
Laissant derrière lui tout l'univers soumis,
Paisible il revenait, n'ayant plus d'ennemis;
Et, marchant escorté de ses mille victoires,
Fou d'orgueil, il croyait qu'espérances et gloires,
Tout était dans sa main puissante réuni,
Et que, tenant la terre, il tenait l'infini !

— Et les peuples conquis, chantant l'épithalame,
Immolaient l'hécatombe et brûlaient le cinname
A cet homme sacré fils d'Ammon depuis peu.
Or, comme il cheminait pensif, le nouveau dieu,
De sa litière, vit près d'un temple en ruine
Un vieux livre en lambeaux tout trempé de bruine;
Le Maître se le fit apporter, et le prit.
Il y lut ce passage, en Démocrite écrit :
« L'espace compte en lui des millions de mondes;
Dans les plaines du ciel immenses et profondes,
La terre comme un point ne fait que s'agiter. »

Alexandre le Grand se mit à sangloter.

XII

BÉRURIA*.

Le soleil se couchait sur Sion, la montagne.
C'était Sabbat, ce jour. Béruria, compagne
Du doux Rabbi-Meïr, absent en ce moment,
Devant deux corps glacés pleurait amèrement.

Dieu qui d'un coup de vent emporte l'anémone
Et qui brise la branche où la main se cramponne,
Venait de lui ravir ses enfants adorés,
Deux jumeaux de dix ans, deux fronts purs et sacrés!

* Prononcer Bérouria.

Et, sanglotant, criant, riant, mère en démence,
Elle ébranlait les murs de sa douleur immense,
Baignant de mille pleurs leur cadavre crispé!...

Soudain elle se tut, le cœur saisi, frappé
D'une horrible pensée : et le père! et le père !
Lorsqu'il va revenir souriant et prospère,
Aux lugubres sanglots qu'il entendra du seuil,
S'il allait deviner que sur son toit en deuil
L'ange noir de la Mort vient de ployer son aile ;
Et que ses deux enfants dans la nuit éternelle
Se sont endormis, froids et sans lui dire adieu,
Tandis qu'il enseignait la parole de Dieu
Au peuple rassemblé sur la montagne sainte !

Alors Béruria, dans une longue étreinte,
Pressant leur tête blonde et leur parlant tout bas
Sur le lit nuptial où jadis en ses bras
Ils gazouillaient, petits, leur chanson matinale,
Sur la couche qui vit leur aube virginale,
Déposa les deux fils arrachés à son flanc,
Et sur leur front de marbre étendit un drap blanc ;

Puis, du cruel retour, priant, attendit l'heure.

Le soir, Rabbi-Meïr rentra dans sa demeure :
La mère, sans pâlir, l'âme prête au combat,
Présente à son époux la coupe du sabbat.
Il embrasse sa femme, un instant la contemple,
Et demande ses fils. — « Ils doivent être au temple. »
Répond Béruria. — « Non, femme, ils n'y sont pas. »
—« Es-tu certain, Rabbi ? » — « J'en reviens ! » —« En ce cas,
Chez quelque pauvre ils sont sans doute », reprend-elle.
— « Dieu bénira leurs jours ; leur âme est aussi belle
Que pudique est ton front ! » fit Meïr tout joyeux.
Béruria, sur lui n'osant lever les yeux,
Prépara le repas sans parler : sa tendresse
Reculait de pitié devant cette allégresse.

Lorsqu'il eut récité les grâces, doucement
L'épouse hasarda ces mots : « En ce moment,
Meïr, un noir chagrin m'accable, me torture :
J'ai besoin d'un conseil ; toi, forte créature,
Toi, l'homme de raison, Rabbi, donne-le-moi ! »
— « Parle ! » — « Voici, dit-elle, étouffant son émoi :

Un inconnu jadis entre mes mains candides
Remit, dépôt sacré, deux diamants splendides ;
Et partit, confiant. Dix ans se sont passés,
Et les deux diamants admirés, caressés
Ont jeté dans mon cœur leur rayon pur et tendre.
Je pensais que jamais je n'aurais à les rendre,
Et les croyais à moi, dans mon naïf amour !
Mais, hélas ! l'inconnu, tout à coup de retour,
Réclame ses joyaux ; et j'hésite, mon maître,
Ces diamants chéris faut-il les lui remettre ? »
— « Rends-les ! Rends-les ! cria Rabbi stupéfié,
On ne doit pas ravir le dépôt confié ! »

La courageuse mère alors lui dit : « Regarde !
Découvrant ses fils morts, diamants à sa garde,
Regarde sur ce lit, mon époux bien-aimé :
J'ai rendu le dépôt que Dieu m'a réclamé !... »

XIII

ESQUISSE.

Non pas pour sa beauté pensive et solennelle:
Son beau corps est moins beau que son âme n'est belle.
Je l'aime, car son cœur est noble, est frémissant;
Je l'aime, car elle est et de race et de sang!
De cette âme au flot clair, à la vague câline,
On voit le fond doré, dès qu'au bord on s'incline;
Dans sa prunelle ardente habite le grand jour,
Et j'ai pour elle autant de respect que d'amour.
Je puis serrer sa main, notre ivresse endormie,
Et je bénis l'amour qui m'a fait une amie.

XIV

D'URIAGE AU CHAMPROUSSE.

D'abord au pied des monts, au fond de la vallée,
La route large, sûre, accueillante, étalée;
D'énormes châtaigniers, des noyers, des ormeaux,
La source; mille fleurs; des blés; de gais hameaux.
Puis, le chemin plus rude, à mesure qu'on monte;
La chaumière plus rare, une eau qui court plus prompte;

Des ravins; une pente aux rapides détours;
Plus de blés; moins de fleurs; mais des arbres toujours.
Les coteaux dépassés, ni le noyer, ni l'orme;
Quelque chose de noir, d'étrange, d'uniforme:
Les sapins droits, serrés, lugubres au regard;
Des abîmes partout et des fleurs nulle part;
Comme le voyageur, la riante verdure,
Trouvant la pente roide et la terre trop dure,
S'arrête fatiguée à la moitié du mont.
Plus haut, l'âpre désert, l'isolement profond;
On s'aide des lichens, on se cramponne aux branches;
On a comme sentiers des couloirs d'avalanches;
On marche dans le lit des torrents desséchés;
Au bord des entonnoirs, sur les rocs ébréchés,
On s'élance à l'assaut de la montagne immense;
Les bois ont disparu, c'est l'Alpe qui commence;
Enfin c'est le sommet: aucune aspérité;
Un terrain large, plat; l'air pur; l'immensité;
Une plaine où les vents déchaînent leurs orages;
On retrouve la fleur; on est aux pâturages;
Des vaches, l'herbe haute et les rhododendrons;
Des éclats de granit épars aux environs;

Quelques pins convulsés, tordus par les tempêtes ;
Et plus haut que le mont, au-dessus de nos têtes,
Dans l'infini terrible et triste du ciel bleu,
Invisible, caché, ce qu'on appelle Dieu !

XV

SUR UNE TOMBE.

Sur ton cercueil de plomb pèse une dalle énorme.
Enfant! n'est-ce pas trop pour tes fragiles bras ?
Si Dieu te redonnait et le souffle et la forme,
Tu voudrais revenir, tu ne le pourrais pas !

Ah! pourquoi ces barreaux, ces chaînes et ces marbres ?
La tombe, c'est la couche et non pas la prison.
Pensifs, à quelques pieds, libres sous le gazon,
Laissons dormir les morts à l ombre de grands arbres !

Vous avez donc bien peur, vivants pleins de rigueur !
Que ces fantômes blancs, aux yeux creux sans paupières,
Viennent vous reprocher l'oubli de votre cœur
Que vous mettez leur front sous de si lourdes pierres !

XVI

A ***.

Ne voile pas ta grâce, ô colombe inquiète!
Et laisse aller ce cœur que tu veux comprimer.
Aime, parle et souris! Enivre ton poëte!
Ne crains pas de déplaire, enfant! tu sais charmer.

Parle : ta voix plaintive est un orgue qui prie.
Parle : mon être écoute et la lumière fuit.
Ta parole est plus douce à mon âme assombrie
Qu'un chant du rossignol à la rêveuse Nuit!

Souris : ta bouche n'eut jamais de perfidie.
Souris : je dors encore et j'attends le réveil.
Ton sourire est plus doux à mon âme engourdie
Qu'à la Terre glacée un baiser du Soleil !

Aime : ton sein palpite et ta flamme est sacrée.
Aime : voici ma lèvre et mon cœur est ouvert.
Ton amour est plus doux à mon âme altérée
Que les pleurs de la Nuit aux sables du désert !

XVII

LE MENDIANT.

C'était sous Borgia. Lors, à la Farnésine,
Au palais de Chigi que le Tibre avoisine,
Ils soupaient, ce soir-là, princes et cardinaux.
Étaient présents : Manfred, Sforza, deux tyranneaux;
Orsini, Colonna; Bembo, poëte tendre;
Savelli; Peroto, favori d'Alexandre;
Tous, piliers de saint Pierre et vicaires de Dieu.

Charle avait saccagé la ville depuis peu,
Et la Plèbe, sans pain, crevait au Transtévère. —
Or, comme les prélats, la nuit, choquaient leur verre,
Un pauvre tout à coup, grave, vêtu de deuil,
Envoyé de la Faim, apparut sur le seuil,
Et, muet, leur tendit une main décharnée;
Un silence se fit dans l'orgie étonnée;
Puis un rire brutal, cynique, humiliant
Jaillit, fange de l'âme, au front du mendiant.

L'homme dressa la tête au milieu des huées,
Pensif, dans l'ouragan des voix prostituées.

— « C'est un juif, c'est un juif! crièrent-ils joyeux,
Voyez son nez crochu! Dans l'azur de ses yeux
Sont deux serpents roulés! Pouah! la barbe roussâtre!
Les blonds cheveux crépus! Le teint luisant! Dans l'âtre
Si nous jetions ce porc! » — « Arrière, paria! »
Dit Vico, se signant. — « Va-t'en, chien! » s'écria
Mariano, rival de fra Savonarole.
— « Mais il empeste! » fit l'évêque de Pouzzole,
« Tu me lèves le cœur, Judas! rentre au Ghetto! »

— « Je veux le haranguer! » dit le vieux Corneto
Presque ivre, « Ahasvérus, es-tu las de ce monde?
Comment t'appelles-tu, fils d'Israël immonde?
Abraham ou Jacob? Mécréant indiscret,
Quel est ton nom maudit?... »

— « Jésus de Nazareth!... »

XVIII

RENCONTRE.

Elle a le cou de la colombe,
Une taille au tour gracieux,
Le sein rond, l'épaule qui tombe,
Tout son être est harmonieux.

Son bras fin qu'elle laisse pendre,
Blanc comme le camélia,
Porte une main qu'elle a dû prendre
A la superbe Impéria.

Le corps dressé, fière, elle marche;
Son pied léger semble glisser,
Sous ce pied cambré comme une arche,
Un clair ruisseau pourrait passer.

Est-ce Diane chaste et belle
Qui va de ce pas triomphal,
Ou la Vénus de Praxitèle
Qui vient de fuir son piédestal?

Quelle est cette beauté parfaite?
Qui donc sculpta cette Junon?
Est-ce Phidias qui l'a faite?
Nous vient-elle du Parthénon ?

Ce corps que la triste Andromède
Eut jalousé, ce corps altier...
Est celui d'une horrible laide,
Dont chacun rit dans le quartier!

La face n'est qu'un bloc informe,
Le visage est flasque et visqueux,
Le nez camard, la lèvre énorme,
L'aspect ignoble et monstrueux.

Pauvre femme, sombre et confuse,
Elle hoche, l'air consterné,
L'affreuse tête de Méduse
Sur le beau corps de la Phryné.

Le démon devait être un ange,
Mais le sculpteur fut entravé :
Comme la Nuit de Michel-Ange,
L'œuvre apparaît inachevé !

Toujours en butte aux railleries,
Presque honteuse d'être au jour,
Elle étouffe les rêveries
De son cœur altéré d'amour;

Et chaste, austère, sans pâture,
Triste vestale, elle mourra
Dans sa virginale ceinture,
Qu'aucun, hélas! ne dénoûra!

Quel succès vous auriez, madame,
Quand noblement vous cheminez,
Si, dans le pays Franc, la femme...
Portait la robe sur le nez!

XIX

SONNET.

Loin d'un monde pervers aux décevants appas,
Fatigués de la terre et de ses vains scandales,
Moines, reposez-vous, à genoux sur ces dalles,
Les bras tendus vers Christ, qui ne repousse pas!

Souffrez, priez, pleurez, mourez à chaque pas ;
Que vos blancs corridors, mystérieux dédales,
Résonnent seulement du bruit de vos sandales,
Que votre vie en deuil soit un vivant trépas!

Agenouillés au bord de la nuit éternelle,
Peut-être oublirez-vous les terrestres affronts
Qu'on lit à la pâleur morbide de vos fronts;

Et qu'avant d'habiter la tombe solennelle,
Dans le linceul du froc, à tout disant adieu,
Vous trouverez enfin le suicide en Dieu!

Grande Chartreuse.

XX

SONNET.

Comme des feux follets et des flammes lutines,
Les Chartreux, à l'appel de la cloche d'airain,
Sous de pâles falots courbant leur front chagrin,
Se glissent dans le chœur et vont chanter matines.

La robe aux plis traînants des formes clandestines
S'agenouille, se lève autour du vieux lutrin;
Morts vivants échappés du tombeau souterrain,
Ils disent les versets des prières latines.

Moi, près de ma maîtresse et libre de souci,
Mon labeur achevé, pendant qu'on prie ainsi,
Du doux bonheur d'aimer et d'être je m'enivre.

Du poëte amoureux ou du moine pieux,
Quel est celui, Seigneur, qui te comprend le mieux? —
M'as-tu fait pour mourir ou m'as-tu fait pour vivre?

Pont-Saint-Laurent.

XXI

CHANSON.

Dans les tombes glacées,
Sans remords, sans frayeur,
Les manches retroussées,
Travaille, ô fossoyeur!

Donne tout à l'abîme :
Vieux parents éperdus,
Têtes blêmes du crime,
Têtes d'anges perdus!

Et siffle un air obscène,
Bois du vin en bêchant :
Dieu, dans sa bonté saine,
Fécondera ton champ.

Jette tes grains funèbres,
Laboureur de la mort!
Et du fond des ténèbres,
Du sillon où tout dort,

Après dix ans d'alarmes,
Dix ans de désespoir,
Après des flots de larmes
Arrosant le sol noir,

Une fleur invisible,
Du corps enseveli,
Surgira, fleur paisible,
Éternelle : l'*Oubli!*

XXII

SEDAN.

I

Les Prussiens en haut, nous en bas; la mitraille
Fait de larges créneaux dans l'humaine muraille;
Nos cent mille guerriers, pris aux mailles de fer,
Tombent broyés, hachés, pilés dans cet enfer;
Et le vieux roi Teuton jalouse, dans sa gloire,
L'héroïsme vaincu, plus grand que la victoire.
On veut mourir : voilà. Mourir! farouche orgueil
Qui garde l'honneur sauf, scellé dans le cercueil,

Qui fait qu'on est sanglant pour n'être point infâme,
Et qui donne le corps pour ne pas livrer l'âme!

C'est pourquoi le boulet dans les sombres sillons
Couche les bataillons avec les bataillons;
C'est pourquoi le vaincu que le trépas enivre
Rougit la terre en fleur qui lui parle de vivre,
Et que les lourds chevaux, mâchant l'acier du mors,
Enfoncent leur sabot dans le ventre des morts!

Mais ces noirs escadrons qui roulent aux abîmes,
Ces canons accroupis, rugissant sur les cimes,
Ces caissons amputant les jambes aux blessés,
Ces bombes éclatant, ces affûts fracassés,
Ces corps aux quatre vents jetés par la tempête,
Le râle des mourants, le chant de la trompette,
Les hourrahs du vainqueur, les cris de ralliement,
Sedan criblé d'obus, Bazeille au loin fumant,
Ce calvaire d'Illy, Golgotha de l'armée,
Ces charges, ces assauts pour la patrie aimée,
Ces chevaux éventrés, ces pelotons fauchés
Et qui restent debout comme des blés penchés,

La forêt de fusils qui mitraille et scintille,
Le cloaque de sang qui trempe la cheville,
Les cadavres gonflés sur la Meuse aux flots verts,
Ces bras coupés, ces yeux hagards, ces fronts ouverts,
Ces montagnes de chair livide, amoncelée,
Cet enchevêtrement, cette affreuse mêlée
Qui saigne, qui se tord, qui beugle, qui gémit,
Ce chaos, ce néant, dont Dieu même frémit,
Ne fait pas, dans sa pompe horrible et bestiale,
Digne encor de César la fête impériale! —
Et soudain, dans la plaine, au fond de ce mortier,
Derrière les vaillants qui meurent, front altier,
Dans la fumeuse arène où le carnage attire,
Immense pilori de la France martyre,
Bâillonnant tout à coup le noir combat hurlant,
Aux créneaux d'un donjon surgit le drapeau blanc!

Monjoie et Saint-Denis! France! C'est l'oriflamme!
Au féodal donjon, dans la nuée en flamme,
C'est Turenne, ô soldats! celui qui l'a planté!
Le héros de Turkheim dans vos rangs s'est jeté :
Gaulois! comme à Denain! Gaulois! comme à Bouvines!

Chargez les mousquetons, roulez les coulevrines!
Chasseurs de Reichshoffen, turcos de Wissembourg,
Archers de Tolbiac et dragons de Fribourg,
Salut au vieux drapeau, blanc de mille batailles!
Trivulce, Duguesclin, Bayard, Condé, Xaintrailles,
Le roi de Marignan et celui de Poitier
Sont avec vous!... Monjoie! et guerre sans quartier!...
Hélas! hélas! hélas! cet étendard qui brille
De Dantzig et Baylen est l'infâme guenille;
Et l'homme qui l'arbore au féodal donjon,
Chargé d'un nom plus grand que le vôtre, ô Turenne!
O Bayard! ô Xaintraille! ô Jeanne, la Lorraine!
Est un Napoléon!

II

Des râlements; des pleurs; du sang; d'horribles plaies.
Dans les flots, dans les bois, dans les blés, dans les haies,
Des morts, des morts, des morts. — Près du soldat germain,
Bœuf massif égorgé dans l'abattoir humain,
Chasseurs, lignards, turcos, cuirassiers et zouaves,
Convulsés, plus heureux, moins sacrés que ces braves
Qui, par noirs pelotons, sur les chemins rompus,
Bientôt, quand les corbeaux seront assez repus,
Entre Strasbourg qui flambe et Metz enveloppée.
Iront vers l'Allemagne à coups de plat d'épée,
Ils dorment là, sanglants, mais vierges de l'affront!
Ceux-ci comme une étoile ayant la balle au front,
Hautains, morts les premiers, le sourire à la bouche;
Ceux-là plus mutilés, tragiques, l'œil farouche,

Les poings crispés, l'injure aux dents, sur les charnier
Tombés désespérés, vaincus, et les derniers!
La plupart encor verts, créés sains et robustes,
Avec des bras puissants, avec de larges bustes,
Pour les chastes labeurs et pour les grands efforts!
La Guerre, qui ne boit que le sang chaud des forts,
Réserve dans sa soif toujours inassouvie
Les jeunes pour la mort et les vieux pour la vie! —
Demain ils pourriront par milliers, et les rois
Qui font de ces moissons ne meurent qu'une fois!...

Ce que n'eût pas fait Dieu, même dans ses colères,

Un océan de pourpre où, tonnantes galères,
Se heurtant à bâbord, se heurtant à tribord,
Tournoyant, vomissant le feu par leur sabord,
Ayant le sang pour flot, la bombe pour étoile,
La Mort pour capitaine et le drapeau pour voile,
Quatre cents bataillons par l'aquilon roulés,
Rouges d'écume, noirs de poudre, échevelés,
Sombrant en pleine mer ou jetés à la côte,

Combattant corps à corps et tombant côte à côte,
S'étreignent sur la vague où plonge le vautour;
Abîme assez profond pour que, dans un seul jour,
Avec ses étendards, ses glaives sanguinaires,
Ses cent mille soldats et ses cinq cents tonnerres,
Ses selles, ses fusils, ses tentes, ses caissons,
Ses casques, ses affûts, son or, ses écussons,
Son passé, son présent, son avenir de gloire,
Un peuple tout entier, victime expiatoire,
Y puisse s'engloutir sous le poids d'un forfait...

Deux hommes, deux vieillards, dans un instant l'ont fait !

Plus de nefs maintenant sur la mer empourprée;
Le silence, la nuit; mais, au fond, démembrée,
Sur un gravier de plomb, dans ce fossé de sang
Qui restera toujours ouvert et frémissant,
La France des vieux rois, des Montagnards augustes,
La mère des Dantons et des Philippe-Augustes,
Qui délivra la terre et vainquit Attila,
L'ouvrière de Dieu, la chevalière est là!...

Sur le lac sépulcral brille l'épave blême;
Et tandis que ses fils, de leur soupir suprême,
Font fumer lentement le calice vermeil,
La Géante s'étend pour l'éternel sommeil,
Le cou sur un canon, les reins sur la mitraille;
Et les voleurs de mort, requins de la bataille,
Déjà flairent sa chair dans le gouffre béant,
Quand tout à coup, sur elle, au bord de ce néant,
Sur l'entonnoir sinistre où nage l'hécatombe,
Sur ce déluge noir, sans arche et sans colombe,
Sur l'océan creusé dans le ventre des monts
Dont la vague sanglote en roulant ses limons,
Sur ces pleurs, sur ces deuils, sur ces tombes austères,
Sur ces volcans éteints dont bavent les cratères,
Hurlant, ivre de sang, cynique, sans remords,
Achevant les mourants et retuant les morts,
Essoufflant les clairons, du haut de la falaise,
Sur la France descend la grande Marseillaise!

Mac-Mahon! Marguerite! en avant et sabrez!
Wimpfen mêle tes cris à ces accents sacrés!
Ceux qu'on entend rugir sur la sombre colline,

C'est Dumouriez, Marceau, Jourdan, Joubert, Custine!
Voici l'homme d'Arcole et celui de Fleurus,
Debout et combattez, légions de Varus!
Douay, Ducrot, Lebrun, montrez votre vaillance
Aux vainqueurs de Jemmape, aux vaincus de Mayence!
Grenadiers d'Italie et voltigeurs du Rhin,
A l'assaut! Et tonnez, géants au cou d'airain!...
O morts, relevez-vous dans la plaine brumeuse,
Voilà Hoche et Kléber, les preux de Sambre-et-Meuse!
Qui meurt sans triompher n'a pas assez vécu!...
Hélas! hélas! hélas! sur la noire montagne,
C'est la fille du Hun, c'est la dure Allemagne
Insultant au vaincu!

XXIII

IMPROMPTU.

La vierge assise sur ce banc,
Par le feu pur de sa prunelle,
Par le fleuve d'or qui ruisselle,
Sur son col fin de cygne blanc,
Par sa joue en fleur et vermeille,
Par son doux front, par ses yeux verts,
Par sa taille de frêle abeille,
T'a mis la cervelle à l'envers !

Ami, prends garde, elle est trop belle.
L'eau limpide de ses beaux yeux
Que frange une noire dentelle,
Comme un lac pur et radieux
Que le zéphir caresse et baise,
A peut-être un fond de rocher;
Et son long pied de blonde anglaise
Dit qu'elle marche, et fait marcher.

XXIV

DÉSIR.

Lorsque je recevrai sur mes lèvres altières
Le baiser de la Mort,
Oh! ne me portez pas dans les blancs cimetières
Où côte à côte on dort;

Où, sur les tombeaux gris, des formes désolées
Poussent de longs sanglots;
Où sans cesse on entend dans les mornes allées
Crier les chariots!

Je ne veux pas avoir une dalle de marbre,
Qui pèse sur mon front...
O mes parents! creusez ma fosse au pied d'un arbre,
Et dans un bois profond!

Est-ce vraiment mourir d'aller poser sa tête
Sous un chêne, au milieu
Des forêts, des oiseaux, de cette immense fête :
La nature de Dieu?

Et d'aller pour jamais écouter les murmures
Des sources et des fleurs;
Dans les bois où les uns viennent chercher des mûres,
D'autres laisser des pleurs?

Quand sonnera mon heure, oui, faites qu'on me mène
Sous un feuillage ami!
Je veux aller dormir au pied de quelque chêne,
Où, vivant, j'ai dormi!

Là, les couples heureux, sous la ramure sombre,
Diront leurs doux propos;
Et le bruit des baisers que j'entendrai dans l'ombre
Fera frémir mes os!

Et quand le vent des nuits arrachera des plaintes
Au branchage obscurci,
Le voyageur dira, saisi de vagues craintes :
« Qui donc soupire ici ? »

Et si l'arbre s'emplit, comme une cathédrale,
De chants mélodieux;
A genoux, tête nue, il dira, le front pâle :
« Qui donc prie en ces lieux? »

XXV

L'ARRIVÉE.

Vidant les coupes d'or, la lèvre inassouvie,
Femmes, pontifes saints, amis d'Aménophis,
Tous fêtaient le grand Ftà, dieu d'amour et de vie,
Tandis qu'Isis, la blonde, illuminait Memphis.

De la table montait un nuage de myrrhe;
Ils buvaient, ils mangeaient; leur bruyante gaîté
Jetait son large rire aux voûtes de porphyre;
Le banquet ruisselait ivre de volupté.

Des crotales en main, une esclave thébaine
Dansait un pas lascif et, ses seins noirs au vent,
Tordait ses flancs de cuivre et son ventre d'ébène,
Les hommes frémissaient, accoudés en buvant.

Les femmes souriaient et dans leurs mains nacrées,
Distraites, tourmentaient leur couteau d'or à fruit;
Les portes tout à coup s'ouvrirent effarées,
Et Joseph apparut par Putiphar conduit.

La robe de byssus drapait ses attitudes,
Mordu par le simoun, jauni par le soleil,
Le fils du vieux Jacob, pasteur des solitudes,
Entra mystérieux dans le palais vermeil.

Et son front ivoirin, son sourire mystique,
Sa lente majesté, son grand œil noir ouvert
Avaient la profondeur du vaste ciel d'Afrique,
Et l'immobilité suprême du désert.

Calme, il posa ses yeux sur les Grands du royaume ;
— Et du sang rougissait la nappe en maint endroit,
Car les filles d'Égypte, à l'aspect du jeune homme,
Dans leur saisissement s'étaient coupé le doigt.

XXVI

DILEMME.

Dieu juste, si la mort n'est que rigueur austère,
Châtiment sombre et dur,
Dieu! tu pouvais laisser cette enfant sur la terre,
Car son cœur était pur!

Et si c'est le bonheur que ta clémence envoie
Au mourant éperdu,
Tu pouvais pour plus tard lui garder cette joie,
Elle aurait attendu!

XXVII

NOCTURNE.

J'ai porté dans les champs mon cœur triste et mystique.
J'ai fui le piano, l'amour, la politique;
Et la nuit au hasard j'erre silencieux.
Les fleurs ont des parfums, le ciel est radieux;
Sous la veilleuse d'or qui brille et se consume,
Les monts enveloppés de leur manteau de brume,
Posés sur les prés verts comme sur un tapis,
Dans leur chambre d'azur sommeillent accroupis;

Papillon de l'éther, l'étincelant bolide
Va d'une étoile à l'autre et s'envole rapide;
Tout se tait dans l'espace et la création,
Et la douce Phœbé regarde Endymion.
Fiévreux, pressé, sans but, je vais, avec ivresse;
Quelquefois seulement dans l'ombre enchanteresse,
Un bruit imperceptible, étrange, sourd, charmant,
Et qui semble venir du profond firmament,
Arrive à mon oreille et fait que je m'arrête,
Comme si j'entendais au-dessus de ma tête
Le pas mystérieux du semeur éternel
Qui jette ses grains d'or dans les plaines du ciel;
Ou comme si, dans l'air, dans les clartés paisibles,
J'avais surpris le vol des âmes invisibles,
Qui vers les nouveau-nés glissent, selon leur sort,
Et passent, descendant sur la terre qui dort!

Oh! j'ai de ces désirs qu'on a dans le jeune âge,
Et je voudrais là-haut entreprendre un voyage;
Me promener un peu dans le chemin lacté;
Prendre au vol en ma main, lorsqu'il siffle emporté,

L'aérolithe en feu qui sillonne le monde
Comme une pierre d'or qui jaillit d'une fronde;
Voir Vénus pâle et belle et qui sourit toujours,
Bien placide vraiment pour l'astre des amours;
Sirius qui scintille au loin comme une braise;
Saturne, ce Scapin qui tourne avec sa fraise;
Et tous ces univers si rêveurs, si frileux,
De l'éther flamboyant poëtes nébuleux!
Je voudrais dire un mot au Soleil, à la Lune;
Ravir un peu de neige aux glaciers de Neptune;
Donner avec amour le baiser fraternel
Aux doux morts exilés dans une île du ciel;
Dompter une comète et, grimpé sur sa queue,
Dans l'océan d'azur, sur la surface bleue,
Côtoyant Jupiter, Uranus, Orion,
Une lyre à la main, voguer comme Arion;
Ou monté sur le char brillant de la Grande Ourse,
Faire au delà des cieux une lointaine course,
Voir l'effet que produit, d'en haut, la terre, en bas;
Et causer avec Dieu que je ne connais pas!...

XXVIII

LA PAUVRE MÈRE.

IMITÉ D'ANDERSEN.

Comme le vent ce soir se plaint dans la forêt !

Au chevet d'un enfant une mère pleurait :
Le doux être souffrait, captif d'un mal étrange ;
Mais la mère priait en regardant son ange,
Et contre le fléau, cœur patient et fort,

Elle luttait de soin, de génie et d'effort,
De tout ce qu'une mère en dévoûment recèle...
Et comme l'écolier qui garde en sa main frêle
L'oiseau qui veut au ciel s'envoler triomphant,
Son amour retenait l'âme de son enfant.

La porte tout à coup s'ouvrit avec un râle :
Un vieillard apparut ; il était triste et pâle.
C'était l'hiver, c'était la nuit, et sans songer
La pauvre mère offrit asile à l'étranger ;
Il regarda l'enfant et s'assit près de l'âtre.
Or, le front appuyé sur le berceau blanchâtre,
Tandis que l'inconnu marmottait quelque mot,
La mère s'assoupit ; sa paupière aussitôt
Se rouvrit tout en pleurs, rapide comme une aile :
« Jésus ! On m'a volé mon enfant » ! cria-t-elle.

Le vieillard n'était plus assis à son côté
Et l'ange qui dormait... il l'avait emporté !

La mère sortit folle, en courant, pour le suivre.

La forêt de sapins était blanche de givre,
Et l'horloge tintait minuit au vieux manoir.

Au dehors, une femme, en long vêtement noir,
Était là, grelottante, assise dans la neige,
Qui lui dit : « Mère en pleurs qu'un désespoir assiége,
Que te sert de courir ? Sèche tes yeux rougis :
Je viens de voir la Mort sortir de ton logis ;
Elle emporte un enfant dans les plis de sa robe,
Et la Mort ne rend pas l'enfant qu'elle dérobe. »
— « Oh ! dis-moi seulement le chemin qu'elle a pris !
Je veux mon chérubin à tout prix ! » — « A tout prix ?...
Je le sais le chemin de la Mystérieuse :
Je vais te l'indiquer ; mais, d'une voix rieuse,
Répète-moi d'abord les rêveuses chansons
Qu'à ton petit enfant, comme font les pinsons,
Tu chantais chaque soir pour clore sa paupière.
Je m'appelle la Nuit, et, sur ton seuil de pierre
Par tes mille refrains tu me charmas souvent. »
— « Mon chemin ! La Mort va plus vite que le vent :
Ne me retarde pas ; et demain dans les haies,

Nuit, je te chanterai mes chansons les plus gaies ! »
Mais la Nuit se taisait. La pauvre mère alors,
Sanglotant et riant, deuil aux chastes accords,
Dans la neige, pieds nus, les épaules sans voiles,
Tordant ses mains, chanta sous le ciel plein d'étoiles !

Lorsqu'elle eut bien pleuré, lorsqu'elle eut bien chanté
La joie et le soleil et les fleurs et l'été,
La Nuit cruelle dit : « Prends à droite ; pénètre
Dans ce bois de sapins ; avec le petit être
Y vient d'entrer la Mort. »

Au fond de la forêt
Se croisaient deux chemins ; mais la mère ignorait
Celui qu'il fallait prendre.

Or, un buisson d'épines,
Sans feuilles et sans fleurs, gelé jusqu'aux racines,
La regardait pleurer. « N'as-tu pas vu la Mort

Passer ici, buisson ? » — « Oui, dit-il, sans remord,
Mais je tremble de froid, je porte à chaque branche
Des glaçons : mère en deuil ! sur ta poitrine blanche
Réchauffe mes rameaux, et je t'indiquerai
Le chemin qu'elle a pris, sinon je me tairai. »
La mère, dont la force était presque abattue,
Étreignant le buisson à l'épine pointue,
Le serra sur son cœur comme un fils adoré.
Le sang à flots jaillit de son sein déchiré ;
Mais, c'est un chaud soleil que le cœur d'une mère :
Le buisson qui mourait sans cette étreinte amère,
Arrosé de son sang et baigné de ses pleurs,
Se couvrit dans ses bras de feuilles et de fleurs.

Remise en son chemin ; mais, l'âme en proie au doute,
Devant un grand lac bleu qui lui barrait la route,
Mourante elle arriva.

Comment le traverser,
Lui que le rude hiver n'avait pas pu glacer ?
Alors elle voulut boire le lac immense

Et s'accroupit au bord du flot. « Mère en démence !
Murmura le lac bleu que berçaient les zéphyrs,
J'aime depuis longtemps deux précieux saphirs
Qu'emprisonne l'écrin de tes blanches paupières... »
— « Quoi ! mes yeux ? » — « Oui, tes yeux ; fais-moi don de ces pier
Et je te porterai sur la rive où tu vois
La maison de la Mort qui brille entre les bois. »
Et la mère, arrachant les deux saphirs bleuâtres,
Les jeta sans regret dans les flots idolâtres,
Qui crurent, constellés tout à coup par ces yeux,
Que deux astres en pleurs étaient tombés des cieux.

Le lac la souleva comme une fleur de l'onde
Et, sans même embrasser sa chevelure blonde,
La porta sur la rive où brillait la maison.

Dans les bois à tâtons l'aveugle, âme en prison,
Cherchait le seuil maudit, lorsqu'une main connue
Se posa tout à coup sur son épaule nue :
C'était l'affreuse Mort qui, sur son sein blémi,

Portait comme une mère un enfant endormi.
« Quel ange t'a conduite au seuil de ma demeure?»
Dit-elle rudement. — « Je suis mère ! » — « Ton heure
N'a pas sonné, va-t'en ! » — « Mon enfant! Mon enfant!
Je le veux! Rends-le-moi! » — « Non; Dieu me le défend! »
— « Rends-moi ma chair, mon sang, mon âme!... » — « Mère austère!
Regarde son destin, s'il reste sur la terre! »
Fit la Mort attendrie en lui rendant ses yeux
Qu'elle avait repêchés dans le lac radieux.

La mère se pencha sur un puits, noir abîme,
Et reculant d'horreur : « Peine, misère, crime ! »
— « Voilà son sort : veux-tu ton ange évanoui? »
— « Non, dit-elle en tombant, mais je meurs avec lui ! »

XXIX

EN PARTANT.

Ainsi donc, c'est fini : tu n'es plus ma maîtresse!
Ton amour, mon bonheur, tes serments, ta tendresse,
Tout va s'évanouir comme un rêve de fou!
A d'autres nous dirons nos paroles sacrées!
Je ne dois plus dormir mes belles nuits dorées,
Ma tête sur ton sein et tes bras à mon cou!

Un autre va t'avoir, de moi toute encor pâle,
Un autre va changer en tombe glaciale

La couche tiède encor de nos chaudes amours!
— Aux bras de ce vieillard que le cercueil réclame,
Sous ses baisers de mort, puissent tes nuits sans flamme
Ne pas payer trop cher le luxe de tes jours!

XXX

LE VOLCAN.

C'était un fier volcan, terrible, centenaire.
Les peuples blonds au loin, redoutant son tonnerre,
S'abritaient dans la plaine, en bas et sous son aire. —
Un cataclysme, en éclatant,
Éteignit, endormit le mont incendiaire :
On eût dit, à le voir froid, muet, solitaire
Qu'il portait sur ses flancs la cendre funéraire,
D'un peuple mort en combattant!

Alors les hommes blonds qui vivaient dans la plaine
Gravirent en tremblant la montagne hautaine,
Et plantèrent dessus un étendard de haine.
La lâcheté prit son essor :
Ils dansèrent joyeux sur la cime sereine,
Et dans les flancs du mort, victime souveraine,
On se mit à fouiller, loups que la faim déchaîne,
Pour en tirer des monceaux d'or!

Longtemps on insulta le vaincu fort et brave;
Mais un jour une voix retentit sombre et grave :
La montagne tonnait, et le volcan esclave
Lavant les outrages commis,
Échevelé de feu, noir de cendre et de bave,
Crachant la mort, hurlant la foudre, sans entrave,
Dans un fleuve de plomb, dans un torrent de lave
Engloutissait ses ennemis!

Et dans ce jour de gloire et de revanche austère,
Sur la montagne en feu, rugissante panthère,
Un glaive étincelant, planant avec mystère,
Au front du colosse en courroux,

Se dressait formidable au sommet du cratère,
Et ce glaive de flamme, immense cimeterre,
Faisait sous le ciel rouge, en éclairant la terre,
Trembler cent peuples à genoux.

— France, superbe mont qui dominait le monde!
Tu ne peux épancher ta colère qui gronde;
Ton cratère est muet et la défaite immonde
A lié tes robustes bras!
Dors ton sommeil, Lazare! espère, moribonde!
Ennemis, préjugés, tyrannie inféconde,
Vous reverrez un jour sa lave furibonde!...
Volcan, tu te réveilleras!

XXXI

PAULE.

Regarde un Titien, contemple un Murillo;
Dans Venise, le soir, regarde au bord de l'eau
La lune illuminant au loin quelque voilure,
Et laissant dans la mer traîner sa chevelure;
Prends l'ivoire d'un Christ au front doux et serein,
Prends les chairs du Corrége ou les tons du Lorrain,
Lorsqu'il couche un soleil au fond d'un paysage,
Tu n'auras pas encor le teint de son visage,
Cette tunique d'or au lumineux réseau
Qui flotte sur ce corps et voile ce roseau,

Ce doux rayonnement, cette lumière blonde
Dont l'astre de son cœur l'enveloppe et l'inonde.

Dans la mer, sur le gouffre aux matelots ouvert,
Prends le flot le plus pur, prends le flot le plus vert,
Prends la lame qui chante et la lame qui brille,
Et tu verras les yeux de cette jeune fille. —
Dans l'Océan dormant, sa mère aux cheveux d'or,
Un matin se baignait, sans voiles, vierge encor;
Mais en se retirant de la vague profonde,
Elle eut beau, les pieds nus sur le sable de l'onde,
Couvrir son chaste sein, se draper d'un manteau,
Deux perles en tremblant, deux pures gouttes d'eau,
Deux larmes de tendresse à Neptune arrachées,
A ses humides flancs restèrent attachées,
Firent pâmer d'amour son beau corps triomphant
Et formèrent plus tard les yeux de son enfant.

Suis d'un fixe regard l'hirondelle qui passe,
La proue en haut, en bas, fendant, coupant l'espace,

Tantôt rasant le sol, tantôt dans le ciel clair,
Toutes voiles au vent, elle plonge dans l'air,
Apparaît, disparaît, et l'ombre de son aile
Se projette légère au mur de la tourelle.
Aussi noirs, presque bleus, tels ses longs cils soyeux,
S'agitant comme une aile au bord de ses grands yeux,
Quand de la terre au ciel son jeune esprit voyage,
Jettent une ombre douce à son riant visage.

Dans l'église sacrée où la foi te conduit,
Regarde : les arceaux sont plongés dans la nuit.
L'abside est dans la brume et les vieilles colonnes
Profilent vaguement leurs ombres monotones;
Le chœur se voit à peine et la nef est en deuil;
Tout est sinistre, noir, et tout attriste l'œil.
Seul, un rayon d'en haut, par le vitrail gothique,
Fait un trou lumineux dans cette ombre mystique;
Ondoyant et flottant au-dessus de l'autel,
Long, soyeux et brillant, comme un baiser du ciel,
Il caresse le Christ dans la chapelle obscure :
Ce rayon du soleil, c'est là sa chevelure.

Auprès de l'Alhambra, silencieux tombeau,
Cueille au Généralife, au bosquet le plus beau,
Une grenade d'or à la pulpe vermeille ;
Ouvre-la sous l'ombrage, à l'heure où tout sommeille,
Prends, ruisselante encor des pleurs de l'Océan,
La perle virginale et pure de Ceylan ;
Jette-la dans le cœur de la grenade ouverte,
Puis, au travers du fruit, sous la ramure verte,
Fais passer, souriant dans l'ombre de la nuit,
Le rayon le plus doux de la lune qui luit :
Alors, et sans mentir, ami, tu pourras dire
Que tu connais sa bouche et son divin sourire.

XXXII

HYMEN.

L'arbre au feuillage épais, de sa graine alourdi,
Immobile, muet, tout ruisselant de séve,
Est debout dans la plaine, absorbé dans un rêve.
Il regarde le sol qu'embrase un chaud midi;
La terre est à ses pieds ardente, blonde et belle...
Soudain l'arbre tressaille et se penche sur elle.

La terre se soulève et semble lui dire : oui!
Folle, le sein gonflé par un désir farouche,
Elle monte, et le fait retomber sur sa couche.
Alors l'arbre l'étreint et, d'amour ébloui,
Sur elle déployant sa ramure dorée,
Jette en ses flancs ouverts la semence sacrée!

De ce splendide hymen par le soleil béni,
Un arbuste au printemps naîtra, fils du grand chêne.
Les vents, en attendant, siffleront dans la plaine;
Mais l'arbre, dépouillant son feuillage jauni,
De crainte que l'hiver ne nuise à sa grossesse,
Couvrira d'un manteau le sein de sa maîtresse.

XXXIII

STELLA.

Il me disait ceci : « Souvent je m'imagine
Que je l'entends parler dans la chambre voisine;
Je ne peux pas me faire à cette vérité
Qu'elle est sous une pierre, et pour l'éternité!
La haine dans le cœur, le blasphème à la bouche,
J'erre dans la maison. Chaque objet que je touche
Est un sanglot pour moi : c'est un chiffon, un rien,
C'est son petit chapeau qui la coiffait si bien,
Son manteau suspendu, sa dernière toilette,
La glace où si souvent se penchait la coquette,

Ses fleurs, ce lit désert où son front sommeillait! —
Et ses enfants chéris qu'elle-même habillait,
Qui donc les soignera maintenant? Chose affreuse!
Abîme! trou profond qui chaque jour se creuse!
Mon Dieu, qu'a-t-elle fait?... Enfin! mots superflus!
Mais c'est surtout la nuit que je souffre le plus.
La douleur sans pitié me harcèle dans l'ombre,
J'ai peur de me coucher; ce sont, à minuit sombre,
D'horribles cauchemars et d'amers désespoirs:
Je la vois fraîche et belle avec ses grands yeux noirs,
Je crois à tout instant qu'elle sonne à la porte,
Ou bien, pour réchauffer la pauvre et chère morte,
Je presse entre mes bras son cadavre glacé!
Hier l'insomnie encor de mon lit m'a chassé;
Fiévreux, je suis sorti : la rue était muette,
L'éther resplendissait au-dessus de ma tête,
Fou, portant au hasard mes pas irrésolus,
J'allais, sombre, songeant à celle qui n'est plus!
Est-elle fleur, nuage, ange, étoile, hirondelle ?
Me disais-je tout bas. Où donc se trouve-t-elle?
Dans le sein du néant ou dans le sein de Dieu?
Les astres entassés sablaient l'espace en feu,

Et la Nuit regardait frileuse et demi-nue
Son char de diamants renversé dans la nue! —
Or, comme je songeais grave et les yeux tournés
Vers les cieux rayonnants, sereins, illuminés,
Mon regard s'arrêta d'instinct sur une étoile :
Rêveuse elle était là, recouverte d'un voile,
Orpheline parmi des milliers de soleils,
Et son front était blême entre ces fronts vermeils!
Penchée au firmament, l'étoile semblait dire :
« J'attends, proscrite ici, ma joie est un martyre,
Ame veuve, pour moi les cieux ne sont point bleus! »
— Alors, l'œil attaché sur l'astre nébuleux,
Tremblant, je murmurai, malgré moi : « Valentine! »
Envoyant un baiser à l'étoile chagrine...
Et soudain l'astre doux, jusque-là presqu'obscur,
Si morne, si pensif, si triste dans l'azur,
Regard ayant compris, prunelle qui s'allume,
Se mit à scintiller, en déchirant sa brume,
Et sur mon front brûlant, tout à coup radieux,
Je sentis comme un pleur qui me tombait des cieux!

XXXIV

SILHOUETTE.

Sans regard, le rire hébété,
Hideux, difforme, la peau flasque,
Traînant sa monstruosité,
Crétin immonde, ignoble masque,
Sous l'azur, au soleil ardent,
Au bord du bois vert qui ramage,
Il chemine, goître pendant...
— Et Dieu fit l'homme à son image!...

[redacted]

XXXV

LE PETIT BONNET.

La jeune femme en ses doigts roses
Agite un blanc petit bonnet :
Que de rêves gais et moroses,
Que de chimères, que de choses,
Dans ce tulle simple et coquet !

Tandis que sa main preste et fine
Pose au bord de l'objet charmant
La ruche blanche en mousseline,
L'épouse, dont le front s'incline,
Sourit et songe vaguement.

Le mari grave, assis près d'elle,
Silencieux, l'air satisfait,
Regarde courir la main frêle,
Et suit d'une fixe prunelle
L'ouvrage important qu'elle fait.

La maison veille, enveloppée
D'un mystère intime et profond;
L'ouvrière est-elle occupée
D'une coiffure de poupée ?
Pour qui le petit bonnet rond?

La lampe jette un jour timide.
Tout dénonce l'ordre, le soin
Dans le logis simple et candide;
Et l'on distingue un berceau vide
Qui semble attendre dans un coin.

Celle qui travaille inclinée,
La jeune femme au regard pur,
De pâleur douce couronnée,
Est une épouse d'une année,
Qui dans son sein porte un fruit mûr !

Dans quelques jours l'enfant va naître,
Et c'est ce bonnet gracieux
Que doit porter le petit être ;
Pensif devant ce grand peut-être,
Le ménage est silencieux.

« Un premier-né ! Douce espérance !
Être livrée à l'ouragan,
Gémir, crier dans la souffrance,
Se tordre dans la délivrance,
Mais s'entendre appeler maman !

Dans son nid, dans l'ombre discrète,
Il sera là, rose et vermeil !
Le soir, tandis que vous, poëte,
Vous écrirez, penchant la tête,
Moi, je bercerai son sommeil !

Malgré les baisers de sa mère,
En arrivant, frêle arbrisseau,
Il poussera sa plainte amère !
Telle est ta loi, vie éphémère,
Au lit de mort, comme au berceau !

Dieu paternel à la famille
Va-t-il donner un gai bambin,
Une espiègle petite fille
Aux cheveux d'or et qui babille ?
Comment sera le chérubin ?

Sur quelle tête blonde ou brune
Posera-t-on le bonnet blanc?
Qui sait? Peut-être sur aucune!
Que nous réserve la fortune?...
Le jeune couple est tout tremblant!

Dire qu'amour, gloire immortelle,
Vaste génie, esprit profond,
Frêle berceau, tombe éternelle,
Jetés ensemble et pêle-mêle,
Sont là peut-être en ce chiffon!...

Qui sait son rôle sur la terre ?
Va-t-il abriter le cerveau
De quelque Jeanne d'Arc austère,
D'un Michel-Ange ou d'un Voltaire,
D'un Dante ou d'un Mozart nouveau ;

Ou couvrir la tête chérie
De celui que Dieu seul connaît,
Et qui doit venger la patrie ?...
Mystère, énigme, réverie !
Charmant, charmant petit bonnet !...

XXXVI

TOUJOURS.

L'un à l'autre inconnus, froids, pesants, le cœur vide,
Étain, cuivre, ils sont là, dans le creuset avide ;
Pour unir leur destin, pour mêler leur fluide,
N'attendant que la flamme et le souffle d'un dieu.
Le creuset tout à coup rougit, bouillonne et fume ;
Le métal embrasé monte, tournoie, écume ;
Et le cuivre et l'étain, dont l'âme alors s'allume,
S'enlacent, fous d'amour, dans le cratère en feu.

Ils bondissent en rut, éperdus, sans entrave;
Se tordent convulsifs et, panthères de lave,
S'étreignent, délirants, dans la cuve qui bave;
Leur baiser mord, rugit; leur voix gronde au dehors;
Ils roulent furieux et bouche contre bouche;
On ne voit plus déjà qu'un seul être farouche...
Fondeur! Laisse tomber, épuisés sur leur couche,
Ces deux amants liés : statue au divin corps!

A jamais l'un à l'autre en cet airain suprême,
Chair de sa chair, disant leur éternel « Je t'aime! »
Ils sont joints au delà de la mort elle-même,
Enlacés dans la forme, étreints sous le contour.
Qu'on brise la statue ou qu'on la jette aux flammes,
Dans son dernier atome on trouvera leurs âmes! —
Maîtresse qui me tiens dans tes serres infâmes!
Ces métaux sont nos cœurs, ce bronze est notre amour

XXXVII

TRISTESSE.

C'est ma fête aujourd'hui. Fleurs, baisers de famille,
J'ai tout reçu. Ma chambre est un parterre où brille
Œillet blanc, glaïeul d'or et rose de carmin...
Et tu n'es pas venue avec des fleurs en main,
O toi, qui dors là-bas le long sommeil sans rêve !
Ton bouquet manque, ô sœur ! Et mon cœur se soulève
Et j'attends vainement ton baiser fraternel,
Absente que retient le voyage éternel !
Le matin, c'était toi qui venais la première.
Ta caresse rouvrait mes yeux à la lumière :

M'appelant paresseux, m'éveillant à demi,
Tu mettais ton baiser à mon front endormi;
Et tu partais, couvrant de fleurs la cheminée!...
Oh! c'est moi qui, demain, demain et chaque année,
A pareil jour irai te porter tout en pleurs
Le baiser de ma fête et mon bouquet de fleurs!

XXXVIII

COLÈRE.

I

Les guerriers sont partis pour la lutte Germaine ;
Mais ils font sous la terre une course lointaine :
Les guerriers ne reviendront plus !
A côté de leur glaive ils dorment dans la plaine,
Le vent passe près d'eux, en soupirant de haine,
Et les blés ont germé dessus !

Ils sont tombés là-bas les fils de Charlemagne!
La voix de l'ennemi traverse la campagne,
Comme le cri du chat-huant.
Sur leur cœur est planté le drapeau d'Allemagne!...
Mère, sœur, orphelin, aïeul, douce compagne,
Chantez : ils sont morts en tuant!...

Les frères survivants, aux regards des Vandales,
Ont achevé leur mère et, sanglant, sur les dalles
Ont traîné son cadavre en feu,
Tandis que Metz, Strasbourg, en entendant ses râles,
Élevaient vers le ciel leurs flèches sépulcrales
Pour demander justice à Dieu!

Les noyés passent verts sur l'eau qui les charrie,
Et des croix ont poussé dans la sombre prairie,
Où plane le hideux corbeau...
Rêveuse, l'œil hagard, sinistre, la Patrie,
Un noir tronçon d'épée en sa main amaigrie,
Pleure assise sur un tombeau!

— Et vainqueurs, spectateurs, Germanie inféconde,
Italie, Albion, Russie à tête blonde,
Avec joie et fraternité,
Sur ses débris fumants, hurlent, dansent en ronde,
Jetant le rire lâche et le crachat immonde
Au vieux lion ensanglanté!

II

Peuples heureux! riez, outragez nos épreuves!
Soulevez en chantant le long voile des veuves:
L'ouragan sort du gouffre amer!
Nous vous engloutirons, vous et vos gloires neuves!
Spectateurs et vainqueurs, torrents, ruisseaux et fleuves,
Vous vous perdrez tous dans la mer!

Barbares! vous avez médité notre histoire!
Nous vous avons appris le courage et la gloire,
Avec nos braves vétérans!
Pleurons et dévorons la honte expiatoire!
C'est nous qui vous avons enseigné la victoire,
En vous vainquant quatre cents ans!

Soyez moins fiers, vos cœurs n'ont pas été stoïques :
Vous saviez seulement nos guerres héroïques;
Quand les plaisirs nous dégradaient,
Vous lisiez en secret nos exploits homériques,
Et lorsque nous campions sur vos places publiques,
Vos petits enfants regardaient!

Nos clairons vous ont dit nos marches triomphales;
Nos drapeaux glorieux, noircis, troués de balles,
Jadis ont flotté sur vos tours;
Votre sol a gardé l'ombre de nos sandales;
Vous fûtes des Français, et de vos capitales
Nous connaissons les carrefours!...

Berlin ne fut qu'un bourg perdu dans notre Gaule;
Quinze ans l'Europe en deuil se pencha comme un saule
Sur un grand fleuve nacarat;
Ney courut à cheval d'un pôle à l'autre pôle,
Et la Russie encor sur sa neigeuse épaule
Sent la cravache de Murat!...

Vous fûtes écrasés sous nos infanteries,
Et n'ayant pas de draps nos troupes aguerries
Ont dormi dans vos étendards;
Vos maîtres ont été laquais aux Tuileries !
Et vos palais royaux ont servi d'écuries
Aux montures de nos hussards

Luttant pour châtier, affranchir ou soumettre,
Sans cesse le Gaulois, libérateur ou maître,
César ou Masaniello,
A donné largement le sang chaud de son être!
Nous eûmes dans cent ans vingt Austerlitz peut-être,
Et seulement deux Waterloo!

III

Famille de Caïn, Germains, Latins et Slaves!
Hommes des monts, des mers, des neiges et des laves,
Raillez les héros éprouvés!
Nos bras virils naguère ont brisé vos entraves;
Et si vous n'êtes pas un vil troupeau d'esclaves,
C'est à nous que vous le devez!

Raillez le grand soleil qui féconde et qui dore!
Ombre et couchant, raillez la lumière et l'aurore! —
Les grains que le soc égorgeur
A broyés dans la plaine et que le sang colore,
Ces grains, par millions, demain pressés d'éclore,
Seront peuple d'épis vengeur!...

Les mères à genoux pleurent sous le cilice,
Mais les jeunes guerriers s'offrent en sacrifice;
Enfant, vieillard, adolescent,
Attendent à l'affût l'heure réparatrice!
L'espérance et le temps ferment la cicatrice:
Les lauriers poussent dans le sang!

Dalila, ta maîtresse aux charmes impudiques,
O géant! a coupé tes cheveux fatidiques!
Le Philistin rit de ton front!
On t'attache à la roue, on t'expose aux portiques:
Espère, vieux Samson! les temps sont prophétiques
Et tes cheveux repousseront!...

L'Europe, pâle encor, rit du colosse à terre,
Mais lui, forge du fer et chante avec mystère,
Brutus au bras laborieux!...
La France saisira bientôt son cimeterre!
Et ta flèche, ô Strasbourg! sera la hampe austère
De notre drapeau glorieux!

IV

Fils d'Attila ! Germains ! Cœurs débordants de haines !
Oui, vous nous reverrez dans vos stériles plaines,
Avec de lourds canons de fer !
Et les affronts sanglants de nos âmes hautaines,
Nous irons les laver sur vos rives lointaines,
Dans votre Elbe, fleuve d'enfer !

Nous irons vous traquer jusque dans vos repaires
Et nous écraserons vos têtes de vipères !
Cologne, à ton archevêché,
Nous remercîrons Dieu de nos armes prospères ;
Et nous reposerons dans les lits où nos pères
Avec vos mères ont couché !...

Nous ne livrerons pas vos villages aux flammes,
Nous ne sèmerons pas de ténébreuses trames,
Des trahisons dans la cité;
Mais nous irons vous vaincre, hommes, enfants et femmes,
Et nous nous vengerons de vos mépris infâmes,
En vous donnant la liberté!...

1871.

XXXIX

LA CLÉ.

Ce soir tu seras ma maîtresse :
Plus de sanglots, adieu souci !
Femme, comme sous ma caresse,
Tu seras belle dans l'ivresse !
Tu m'as donné ta clé, merci.

Lourde, grossière, humble et rouillée,
Elle n'est pas d'or fin bruni ;
Sa tige n'est pas travaillée ;
Ce n'est pas une œuvre fouillée
Par Benvenuto Cellini !

Mais tombant de ta main mignonne,
Elle m'a créé ton amant!
Quand sur elle le soleil donne,
Une goutte d'eau qui rayonne,
N'est-elle pas un diamant?

Clé de l'Éden, joyau splendide,
Acier aux atomes si froids,
Laisse-moi, joyeux et candide,
Baigner ton corps d'un pleur limpide,
Et t'embrasser comme une croix!

Mais, en te serrant, clé sacrée,
Je viens de me blesser la main,
Et j'ai la paume lacérée!
Pourquoi? Sur ta tige altérée,
Que vois-je ? Ciel! un pouce humain?

Est-il possible? Quel symptôme!
Mon Dieu, de quelque amour ancien
Serait-ce le railleur fantôme?
Hélas! c'est l'ombre d'un doigt d'homme,
Et ce doigt-là n'est pas le mien !

Mille stigmates, mille atteintes
Sur le fer courent à l'envi !
Voilà des traces, des empreintes,
Des soudures et des étreintes !
Horreur ! Elle a déjà servi !

Femme, mes beaux songes d'ivresse
Du ciel sont tombés étourdis !
Tu ne seras pas ma maîtresse,
Et je renonce à ta tendresse
Reprends la clé du Paradis !

Elle devait m'ouvrir Sésame,
Mais je la jette loin de moi !
Cette clé, courtisane infâme,
N'est pas plus chaste que ton âme
Et n'est pas plus vierge que toi !

XL

LE SAPHIR.

— « Damah ! dans Ascalon où Dercétis est reine,
Envoyé par Sion, cité sainte et sereine,
Pour acheter sur l'heure un saphir sidéral
Qui brille en ta maison, et manque au Pectoral,
Moi, prêtre du vrai Dieu qui voit passer les cycles,
Je viens à toi, païen ! voici cinquante sicles :
Livre-moi cette pierre ! » Ainsi parle Raschbé.
— « Je vais te la chercher,» répond Damah courbé;
Et joyeux il entra dans la chambre voisine.

Dans son fauteuil de cèdre, à senteur de résine,
En tunique de lin, les pieds sur un coffret,
Endormi dans la paix d'un demi-jour discret,
La ceinture de Tyr enroulée à la hanche,
Un vieillard était là, penchant sa tête blanche.

Alors Damah sortit à pas silencieux.
— « Je ne puis te montrer mon saphir précieux,
Dit-il à l'étranger, magnifique est ton offre;
Mais mon vieux père dort, les deux pieds sur le coffre
Où j'ai mis mon joyau. » — « Lapidaire sournois,
Tu veux cent sicles d'or? » — « Reviens une autre fois. »
— « Je ne puis. » — « Dans ce cas, attends qu'il se réveille. »
— « Le temps presse ! » — « Adieu donc ! » — « Donne-moi ta merveille
Pour deux cents sicles fins ! » — « Maître, parle moins haut:
Mon père est assoupi. » — « Hâte-toi ! » — « Rien ne vaut
Le doux songe que fait le vieillard vénérable
Qui sourit là, les pieds sur mon coffret d'érable ! »
— « Trois cents sicles, pourtant !... » — « Respecte son recueil !
— « Mes deux ânes d'Hedjaz qui broutent à ton seuil,
Que courbe par milliers le jaune schekalime,
Sont à toi : Consens-tu? » — « Retourne à ta Solyme !

Quand tu me donnerais, maître, pour mon saphir,
Les porphyres d'Égypte et les trésors d'Ophir,
Tout l'or que Moriah entasse en son repaire,
Je ne troublerais pas le sommeil de mon père ! »

XLI

LE VER LUISANT.

— Enfant, ferme les yeux, le ver luisant scintille ! —
Dans la forêt qui dort pas un frémissement :
« Reste ici ! » dit la mère à la petite fille.
La mère court au bois rejoindre son amant.

La fillette l'attend et regarde autour d'elle.
— Le ver luisant scintille, enfant, ferme les yeux ! —
Le ver rampe dans l'herbe, ainsi qu'une étincelle,
L'enfant regarde, et suit l'insecte radieux.

Ils entrent dans le bois; sous les arbres en voûte
L'obscurité s'étend; l'astre du ciel a fui;
Mais le ver qui flamboie illumine la route :
L'enfant est sous le charme et ne voit plus que lui.

On passe une clairière, on passe une ravine;
La chouette se plaint, mais l'enfant n'entend pas;
Suivant l'étoile d'or qui lentement chemine,
Elle va sans savoir où la portent ses pas.

Pensive, tout à coup s'arrête la chenille :
Un noir abîme est là, dans le sentier pierreux.
— Enfant, ferme les yeux, le ver luisant scintille! —
L'insecte fait alors luire ses plus doux feux.

Il glisse dans le gouffre, entraîne sa victime.
S'aidant des houx en fleur et des touffes de thym,
La fillette descend... quand soudain dans l'abîme,
Le phare s'obscurcit, le ver luisant s'éteint!

Et l'enfant, n'ayant plus ce rayon éphémère,
Trébuche, pousse un cri plaintif, et disparaît.
Un autre cri répond, c'est celui de la mère :
Elle cherchait sa fille et, folle, elle accourait.

L'adultère sanglote au bord du noir repaire,
Appelle son enfant, lève les bras aux cieux...
Quand elle reviendra, que dira-t-elle au père?
— Le ver luisant scintille, enfant, ferme les yeux!

XLII

AUBE.

C'est moi qui le premier chaque matin m'éveille;
Et tandis qu'en mes bras, lassée, elle sommeille,
Sans songer qu'il me faut regagner la maison,
Je lui parle tout bas, l'appelle de son nom;
Et de mes fous baisers, de ma douce caresse,
Je trouble son repos qui mollement paresse;
Mais elle, qui pressent d'ordinaire son sort,
N'a garde de bouger et fait celle qui dort.

Pourtant, pour mon départ, l'heure sonne argentine,
Et je dois la quitter : ma volonté s'obstine;
Sur sa lèvre s'ébauche un sourire vermeil,
Elle étire ses bras; un rayon de soleil,
Par les volets mal joints, dans la chambre pénètre;
Et les moineaux jaseurs chantent sous la fenêtre;
Je double mes baisers ; de guerre lasse enfin,
Elle entr'ouvre les yeux : ainsi chaque matin.

XLIII

ENCORE SUR UNE ABSENTE.

I

Hélas! est-ce possible? Elle, l'enfant ravie,
Hier encor beauté, rayon, grâce, fraîcheur,
La jeune épouse au front resplendissant de vie,
Elle, force et blancheur!

Elle est néant, poussière; elle est morte, fauchée!
Dans un étroit cercueil qui lui heurte les bras,
Dans une boîte longue, immobile et couchée,
Elle habite là-bas!

Dans la ville peuplée aux murs pleins de ténèbres,
Dans un cachot profond aux glacés suintements,
Ayant à ses côtés d'autres cercueils funèbres,
Sur un lit d'ossements!

Ce n'est plus qu'un cadavre à cette heure où nous sommes,
La nature a commis ce meurtre, ce forfait;
Ce que n'aurait pas fait le plus cruel des hommes,
Mon Dieu, vous l'avez fait!

Vous avez pris au toit maintenant solitaire
L'épouse, saint conseil, la mère, appui de tous;
Vous avez pris une âme utile sur la terre,
Inutile dessous!

Vous avez à son nid arraché la colombe,
Enlevé sans pitié la brebis au bercail...
Blasphèmes!... D'un Éden qui nous dit que la tombe
N'est pas le bleu portail!

Qui nous dit que le corps n'est pas la chrysalide
D'où notre âme jaillit, papillon éternel?
La vie est le bouton d'une rose splendide
Qui ne s'ouvre qu'au ciel!

O femme que la mort garde en son noir repaire!
Toi que la tombe a prise et ne rendra jamais,
Souris-tu pour charmer le Seigneur, notre père,
Comme tu nous charmais?

Horreur! si ta dépouille avait son agonie,
Si pour s'annihiler ton impassible corps
Souffrait le froid, la faim, la fièvre et l'insomnie,
Et mourait mille morts!

Toi seule, tu le sais le mot du grand problème !
Devant ton cercueil sourd nous crions, nous pleurons;
Haine et doute, voilà ce que ta cendre sème
Dans nos cœurs, sous nos fronts!

Taisons-nous : elle est là, dans l'herbe, sous la pierre !
Pour nous entendre, elle est ou trop haut ou trop bas ;
Nos mille pleurs tombant sur sa froide paupière
Ne la rouvriront pas!

Le Ciel nous a frappés, sa volonté soit faite!
A quoi bon profaner ce qui n'est pas compris? —
L'Éternel a donné, disait le roi-prophète,
L'Éternel a repris!

II

Oh! pourtant quel que soit le divin diadème
Dont ce pudique front puisse être revêtu!
Quelle que soit l'extase ineffable et suprême
Offerte à sa vertu!

Si paisible que soit notre tombe profonde,
Si douce que soit l'heure où finissent nos maux,
Si le Seigneur clément à l'ange moribonde
Avait dit ces seuls mots:

« Vois mon palais d'azur, c'est la joie immortelle!
Laisse là tes enfants, laisse là ton époux!
Tu souffres, viens! choisis de la terre cruelle,
Ou de mon ciel si doux!

Rester, c'est la douleur, c'est le martyre austère!
Viens, enfant, ou tes pleurs couleront sans tarir! »
— Elle aurait répondu : « Je reste sur la terre,
Je reste et veux souffrir! »

III

C'est fini. — Dors en paix dans la couche funeste.
Hélas! le plus frappé par le sort rigoureux
N'est pas celui qui part, mais bien celui qui reste!
C'est l'époux malheureux!

L'amant désespéré qui perd tout ce qu'il aime,
Qui demeure debout à côté du cercueil;
Le pauvre cœur brisé qui doute et qui blasphème,
Cloué sur un écueil!

L'âme que le malheur rend stupide et haineuse,
C'est l'homme impatient de son dernier sommeil,
Épi morne attendant la sombre moissonneuse,
Dans le champ sans soleil!

Le père ayant au flanc sa mortelle blessure,
Qui près de ses enfants, grand devoir qui soutient,
Survit, vase funèbre atteint d'une félure,
Mais qu'un cercle retient!

IV

Oh! tandis qu'ils sont là, fronts jeunes, têtes blanches
Vieux père aux pas tremblants, mère aux doux yeux voilés,
Épouse, frère, sœur, blonds enfants, âmes franches!
Aimons-les, aimons-les!

Oh! soyons bons pour eux! Qui sait? proche est leur terme!
Faisons riants leurs jours et sereines leurs morts!
Qui peut dire combien un cercueil qui se ferme
Ouvre de noirs remords!

Aimons-les! Dieu ravit sans pitié les colombes!
Songeons qu'ils marchent vite et qu'ils sont attendus!
Les baisers qu'on prodigue au marbre de leurs tombes
Sont des baisers perdus!

Marchons près d'eux : la route est sitôt solitaire!
Nous aimons pour une heure, aimons d'amour profond!
Ceux qu'on embrasse, hélas! ont toujours de la terre
De sépulcre à leur front!

XLIV

A CARMEN.

Lorsque la señora dans les nuits de Grenade
Écoute à son balcon monter la sérénade;
Quand le vieil Alhambra resplendit argenté;
A cette heure qui fait dans l'ombre douce et belle
L'amoureux plus hardi, la femme moins rebelle;
Où le bruit des grelots s'éteint par la cité;

Je viens te dire : « J'aime ! » Et, la tête penchée,
Tu m'écoutes, rêveuse, indolemment couchée;

Mais, sans t'abandonner, forte de ta vertu !
Tu souris au lion que tu tiens à la chaîne...
Ote-moi ton amour et donne-moi ta haine !
Car ce n'est plus cela que je veux, entends-tu?

Non, ma race n'est pas la race des austères !
Et mes vingt ans fougueux dans mes chaudes artères
Roulent des flots de sang !... Vois-tu, ce que je veux,
C'est longtemps dans mes bras t'adorer et t'étreindre ;
C'est, lorsque le bonheur soudain vient à s'éteindre,
Dans tes beaux yeux mourants voir passer tes aveux !

Je veux la nuit d'amour indomptable et farouche ;
Je veux voir ton baiser ivre et cherchant ma bouche ;
Je veux voir ton corps blanc tordu, crispé, ravi ;
Notre extase à tous deux folle, renouvelée,
Et puis, mort, sur ton sein, la tête échevelée,
Retomber épuisé, mais non pas assouvi !...

XLV

LE DERNIER DON.

L'Éternel en courroux avait dit : « Chasse-les ! »
Et l'ange du Seigneur aux pauvres exilés
Montra, du seuil chéri des douces solitudes,
Le chemin de douleur pavé de servitudes!

L'œil sec, désespérés, courbés, silencieux,
Les proscrits lentement s'éloignèrent des cieux.

Ils n'avaient pas encore atteint ce triste monde
Que l'Éternel, saisi d'une pitié profonde,
Rappela devant lui les deux infortunés :
« Ève, Adam, cria-t-il, je vous ai condamnés;
Mais trop lourd est pour vous l'arrêt irrévocable!
Un père vous chérit dans le juge implacable;
Dans mon Éden fleuri, pour l'expiation,
Cueillez, ô malheureux, la consolation!
Au bord de ce lis pur, à corolle irisée,
Rayonnent chastement deux gouttes de rosée :
Prenez-les, mes enfants! Lorsqu'elles perleront
En vos yeux consumés par le deuil et l'affront,
Sur la terre d'exil qui roule dans ses brumes,
Elles adouciront vos âcres amertumes;
Et moi, je vous dirai courage, du ciel bleu! »

— Et nos premiers parents obéissant à Dieu,
Du jardin d'innocence, emportant leurs alarmes,
Sortirent, résignés, les yeux remplis de larmes.

XLVI

CANDEUR.

Sur l'épaule aux blancheurs de lis,
Les cheveux de la vierge blonde,
Par vagues d'or, à mille plis,
Roulent, cascadent comme une onde.

Mais c'est à peine si je voi
La gracieuse et pâle Anglaise :
Elle est assise devant moi,
Et derrière elle j'ai ma chaise.

La taille souple d'un roseau,
Un front que boucle l'arabesque,
De légers mouvements d'oiseau,
Un profil pur, raphaëlesque;

L'azur du ciel dans un œil grand,
Une oreille de nacre fine
Sont les charmes que je surprend,
Quand se détourne ma voisine.

Oh ! sans doute cette beauté,
Cette séduisante harmonie,
Sanctuaire de vérité,
Abrite une candeur bénie !

Sans doute en ce superbe corps,
Sous ce regard chaste qui brille,
En ces attraits, en ces trésors,
Sous ce sein pur de jeune fille,

Un cœur naïf, simple, caché
Épanouit ses blancs pétales,
Et fleurit, dans l'ombre penché,
En illusions virginales!...

La blonde enfant soudainement
Vient d'incliner son front pudique :
Broderait-elle en ce moment?
Le désir de savoir me pique.

Sur l'épaule aux blancheurs de lis,
Quittant ma chaise, je me penche;
Un livre est dans ses mains, je lis :
Manon Lescaut. » — ô vierge blanche!

XLVII

CAMPO SANTO.

C'était dans un pays dont j'ignore le nom;
Dans Saturne ou dans Mars, sur cette terre ou non.
Comme j'errais à l'heure où tombent les ténèbres,
Je vis un champ sinistre aux mille fleurs funèbres;
Leur calice était noir, mystérieux, penchant. —

Un homme qui semblait le gardien de ce champ

Vint à moi tout à coup, devinant mes pensées,
Et me dit : « Voyageur, ce sont des Trépassées.
Dieu bon sur nos tombeaux épanouit ces fleurs,
Dont la tige renaît dès qu'un mortel en pleurs
En cueille par pitié. Les sépulcrales plantes,
Sortent pour consoler des dépouilles sanglantes ;
Pour adoucir le deuil de ceux qui lui sont chers,
Le mort donne son cœur, ses membres et ses chairs ;
Et chaque fleur tombale en cette solitude
De celui qui vivait reflète l'attitude...
Au reste, suivez-moi. »

Craintif et priant Dieu,
Je suivis l'inconnu dans le terrible lieu.
« A votre gauche ici, voyez, me dit mon guide,
Cette plante altérée et qui m'implore avide :
C'est un ivrogne ; rouge et le gosier ouvert,
Elle demande à boire aux passants du désert ;
Toujours sèche, malgré les larmes d'une veuve,
Et de vin seulement son calice s'abreuve.
Cette superbe fleur qui pousse en cet endroit :
Saluons-la, c'était un homme bon et droit !

Cette corolle où dort cette horrible araignée :
Un assassin; cette autre à mine renfrognée,
Rampante, un envieux; c'est un avare ici :
Quand on veut arracher la plante que voici,
Elle glisse des mains, se hérisse d'épines,
Et se cramponne au sol de toutes ses racines!
Là, c'est une famille : il est un jour cruel
Où la tombe devient le foyer paternel!...
Ces pétales pensifs, ces tiges repliées,
En si grand nombre, hélas! ce sont les Oubliées.
Leur calice incliné pleure de désespoir :
Ce sont les endormis qu'on ne vient jamais voir ;
Mais le soleil les aime et dès que la nuit tombe,
La rosée en pleurant baise leur froide tombe,
Et l'étoile a pour eux ses plus chastes rayons!
Cette petite fleur qu'à nos pieds nous voyons,
C'est un grand conquérant qui rêve et se recueille;
Elle donne la mort : prenez garde à sa feuille.
Mais je m'arrête, l'ombre enveloppe nos pas...
Pourtant avant de fuir jetez vos yeux là-bas :
Cette fleur virginale, à la tige élancée,
Es une jeune fille; elle était fiancée,

Mais son ange gardien en devint amoureux,
Et Dieu la lui donna. »

L'esprit triste ; fiévreux
Je quittai le champ noir aux fleurs multipliées,
Emportant dans ma main un bouquet d'Oubliées.

XLVIII

SUR L'ARC DE TRIOMPHE.

Le Germain s'avança, prêt à franchir la voûte :
De l'immortalité n'était-ce pas la route?
Devant l'arche de gloire au flanc capitolin,
Dans Paris prisonnier devenu son Berlin,
Il apparut, plus fier que César à Pharsale :
« Iéna! murmura la vierge colossale,
Auerstœdt, Friedland, Bautzen, Lutzen, Valmy! » —
Et reculant d'effroi le vieux Tarquin blémi
S'enfuit à toute bride, en baissant la paupière,
Sans oser violer la Lucrèce de pierre!...

XLIX

LE CALOMNIATEUR.

J'aime mieux le serpent qui rampe, siffle et bave,
Il mord, mais reste là; sa tête plate est brave,
Et je puis l'écraser sous mon pied léonin.

Lui, plus lâche, tapis dans l'ombre clandestine,
De loin, comme une flèche, il lance son venin :
Il calomnie à Rome et tue en Palestine.

L

EN BRETAGNE.

Oh ! si vous demandez au Ciel un noir recueil !
Voyageur, voyageur ! si la pensée en deuil,
Vous cherchez vainement pour soulager votre âme
Ou vous soustraire un jour à cette vie infâme,
Un pays sombre, triste, à votre cœur pareil !
Quand la mer sera basse, un matin sans soleil,

A l'aube, quand le jour est encore assez terne,
Partez de Pennmarck, marchez vers Audierne!
Tournez le dos aux champs, aux hameaux, aux clochers,
Et descendez la côte en suivant les rochers;
Allez droit devant vous, allez dans votre rêve!
Et devant le spectacle horrible de la grève,
Malheureux, vous pourrez facilement pleurer,
Blasphémer plus à l'aise et mieux désespérer!
Là, point de chaume au loin, point de vertes collines,
Point de riants chalets festonnés de glycines,
Ni barques de pêcheur, ni chants de matelot;
Mais le désert immense et le bruit seul du flot,
Mais une solitude infertile et perdue!
De noirs écueils au bord de la morne étendue;
Un rivage maudit, fait d'horreur et de nuit;
Quelques voiles au loin, un goëland qui fuit;
Sur un abîme, afin d'en défendre l'approche,
Un calvaire en granit au sommet d'une roche;
Un ciel gris; un vent froid; le cri sourd de la mer;
Rien que la Thébaïde et que le gouffre amer!
Quelquefois seulement, enroulé d'un vieux câble,
Palmier de ce désert, un mât sortant du sable,

Au lointain, près du flot, par les vents fracturé !
Débris d'un vaisseau mort, sous la grève enterré,
Qui, dans l'isolement qui saisit et qui navre,
Morne, laisse passer son bras, comme un cadavre !

TABLE.

		Pages.
I.	*L'Enfant*	1
II.	Sonnet, accepte cette fleur	5
III.	L'Arbre	7
IV.	Francesca	17
V.	*Sur une absente*	21
VI.	Chanson. Je souffre, Je ne fais	27
VII.	Jamais	29
VIII.	En passant	35
IX.	*Sur une rose*	37
X.	Camée	41
XI.	*Le Dieu*	43
XII.	Béruria	45

		Pages.
XIII.	Esquisse.	49
XIV.	D'Uriage au Champrousse	51
XV.	Sur une tombe	55
XVI.	Ne voile pas ta grâce	57
XVII.	Le Mendiant.	59
XVIII.	Rencontre	63
XIX.	Sonnet. Loin d'un monde pervers.	67
XX.	Sonnet. Comme des feux follets	69
XXI.	Chanson. Dans les tombes glacées	71
XXII.	Sedan.	73
XXIII.	Impromptu	83
XXIV.	Désir	85
XXV.	*L'Arrivée*	89
XXVI.	Dilemme.	93
XXVII.	Nocturne	95
XXVIII.	La pauvre mère	99
XXIX.	En partant.	107
XXX.	*Le Volcan*.	109
XXXI.	*Paule*	113
XXXII.	*Hymen*	117
XXXIII.	Stella.	119
XXXIV.	Silhouette	123
XXXV.	*Le petit bonnet*	125
XXXVI.	*Toujours*	131
XXXVII.	Tristesse.	133

Pages.

XXXVIII. Colère 135
XXXXI. La Clé 145
XL. *Le Saphir*. 149
XLI. *Le Ver luisant* 153
XLII. Aube. 157
XLIII. Encore sur une absente 159
XLIV. A Carmen 169
XLV. *Le dernier don* 171
XLVI. Candeur 173
XLVII. *Campo santo* 177
XLVIII. Sur l'Arc de Triomphe. 181
XLIX. Le Calomniateur 183
L. En Bretagne 185

FIN DE LA TABLE.

Quantin imprimeur
S. Benoît, 7, à Paris

DU MÊME AUTEUR

PRIMA VERBA. — Poésies.

LE VERTIGE. Comédie en un acte en vers.

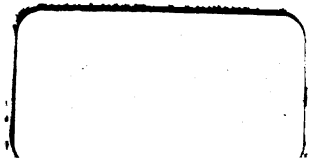
UN DRAME SOUS PHILIPPE II. Drame en quatre actes en vers.

SOUS PRESSE

LES DEUX ÉGLISES. — Poëme.

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Cie, rue St-Benoît. — [125]

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.